REVUE

DE

L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN,

RECUEIL PÉRIODIQUE

PUBLIÉ

PAR LES PROFESSEURS DE L'ASSOMPTION.

TOME PREMIER.

N° 2. — 1er Janvier 1852.

ON S'ABONNE

A NIMES,

Chez L. GIRAUD, Libraire, boulevart Saint-Antoine;

A PARIS,

Chez SAGNIER et BRAY, Libr.-édit., rue des SS. Pères, 64.

1852.

TABLE DES MATIÈRES.

N. B. Ce recueil n'étant désormais tiré qu'à un nombre d'exemplaires proportionné au nombre des souscripteurs, les personnes qui désireront avoir la collection complète voudront bien s'adresser, *au plus tôt*, à l'éditeur, M. L. GIRAUD.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. GERMER-DURAND, Préfet des Etudes, à l'Assomption, à Nimes.

DE L'ESPRIT CATHOLIQUE

DANS L'ENSEIGNEMENT DE L HISTOIRE.

I.

L'histoire est la science des faits : l'histoire de l'humanité est, par conséquent, la science des faits humains.

Mais quelle est la vraie portée de ce mot *science*, appliqué aux faits? Faut-il le restreindre à la simple connaissance des événemens dans leur succession chronologique? On l'a fait quelquefois; mais assurément, alors, on ne faisait pas l'histoire, on la préparait. Faut-il, toutefois, se borner à lier ces événemens entr'eux au moyen des causes immédiates et matérielles, des résultats extérieurs et particuliers? On n'aurait encore qu'une reproduction de la vie phénoménale de la société et de l'humanité ; on n'obtiendrait pas, de la sorte, la représentation vivante de son mouvement et de ses états divers ; on n'entrerait pas dans le jeu intime de son organisme ; on ne montrerait jamais les causes radicales et profondes.

Pour faire revivre, de manière à ce qu'il soit compris, ce drame incessant de l'existence humaine, il est donc évident qu'il ne suffit pas de s'arrêter aux vicissitudes apparentes de la scène. Il faut étudier les ressorts intérieurs ; la lumière, portée jusque dans les profondeurs de l'être humain lui-même, rejaillira sur les manifestations externes de sa vitalité. En un mot, il est indispensable de savoir ce qu'est l'humanité, ce qu'est la société des hommes sur la terre, avant de prétendre expliquer ses actes, son développement.

Au reste, aucun jugement ne peut être prononcé sans une règle à laquelle on réfère l'objet jugé; et la grande règle des actes humains, c'est le juste et le vrai, c'est le beau et le bien. Des notions précises sur les lois générales de l'intelligence et de la volonté sont donc une préparation essentielle ; la philosophie des idées doit précéder la philosophie des faits.

Ceci nous mène à conclure à la nécessité d'une doctrine pour enseigner l'histoire, laquelle ne peut être développée que du haut d'un principe qui l'éclaire. Sur ce point, il n'y a pas, que nous sachions, grande dissidence; on s'accorde aujourd'hui à admettre cette nécessité d'une doctrine pour vivifier l'histoire et y porter l'unité, ce cachet authentique de la vérité.

Mais, quand on en vient à déterminer cette doctrine, l'accord se brise. Tels les principes, les convictions, telle l'histoire. Or, qui pourrait énumérer les principes différens, les convictions qui s'excluent ? De tout temps, l'esprit humain a été balloté entre les partis, les sectes, les écoles. De là, ces profondes divergences d'appréciations; chacun voit selon ses préjugés, et fait l'histoire non selon ce qu'elle est, mais selon ce qu'il la voit.

L'histoire est l'institutrice de la vie, disait Cicéron. De nos jours, on est profondément convaincu de cette vérité. On s'est aperçu que l'histoire est, de tous les moyens d'enseignement, peut-être, le plus universel et le mieux accepté. Sous son manteau, les systèmes circulent librement, et les idées s'abritent sous les faits. C'est donc sur ce terrain qu'on a transporté la lutte, c'est là qu'on a réuni la masse des efforts.

Mais l'histoire, devenue ainsi le champ-clos des partis, devait en souffrir. On partait d'une donnée excellente; la passion le plus souvent, l'illusion quelquefois, ont fait aboutir à des résultats pernicieux. L'individualisme, qui est le caractère propre de tout système, a corrompu, dans leurs sources, les études historiques, et l'on en est venu à prêter à l'humanité une existence de convention.

Avant d'exposer la doctrine qui nous semble seule appelée à donner à l'histoire l'unité dont elle est susceptible, nous croyons

utile de dire un mot des écoles historiques qui ont le plus influé sur l'enseignement, afin de montrer, par des exemples, comment, prise à un faux point de vue, l'histoire peut devenir dangereuse[1], non-seulement en donnant une appréciation mensongère du passé, mais encore en faussant, dans les esprits, les notions essentielles du vrai.

II.

Rollin et tous ceux qui se rapprochent de lui par leur manière d'écrire et d'envisager l'histoire, ne virent l'antiquité qu'à travers les classiques qu'ils idolâtraient. Or, on sait à quel point de vue égoïste écrivaient les historiens de la Grèce et de Rome ; et, en vérité, ils ne pouvaient guère faire autrement. En acceptant, à peu près sans contrôle, la parole de chacun d'eux, en imprégnant son œuvre des couleurs variées qui les distinguent, Rollin, avec une admirable bonne foi, n'a pu composer qu'une espèce de mosaïque disparate et sans unité ; outre que, trop épris des héros qu'il célèbre, il admire sans mesure des vertus toutes factices et, en définitive, fort peu imitables, et fait presque des dieux de gens qui étaient à peine des hommes.

Après lui, nous voyons se coaliser la haine, le sarcasme et le mensonge, et s'organiser, sur un plan formidable, cette lutte impie que Jos. de Maistre a si bien nommée la grande conspiration contre la vérité. Le but avoué de la secte fut de démolir tout ce qui, jusqu'alors, avait été respecté, et ses armes furent le rire et l'imposture. Quand on aborde ainsi l'histoire avec l'intention d'en faire l'instrument des passions, il est évident qu'on ne veut pas faire une œuvre d'appréciation sérieuse. Aussi Voltaire et ses comparses n'ont-ils fait que remuer outrageusement les cendres de l'humanité, bien loin d'élever un monument à sa gloire.

Si les intentions de ces deux écoles furent différentes, on n'en peut pas moins dire que leur influence sur la société contemporaine concourut au même résultat. Le philosophisme, dans

l'histoire écrite à son point de vue, en sapant les bases de l'autorité, souleva toutes les passions inassouvies et convoqua toutes les débauches, en leur présentant comme type de la perfection humaine les saturnales de la liberté antique; tandis que l'école érudite et naïvement enthousiaste qui l'avait précédé tendait à persuader à une jeunesse sérieusement éprise qu'on pouvait innocemment ressusciter les coutumes et les maximes de Rome et d'Athènes, sans tenir compte des siècles et des transformations de l'humanité. De là, de sanglantes orgies; de là, aussi, cet envahissement de l'élément purement humain dans la théorie de la vertu.

L'histoire, de nos jours, a été étudiée plus scientifiquement, plus rationnellement; et aussi, avouons-le, avec plus de bonne foi. On a compulsé et discuté les sources avec une patience admirable, avec des efforts de critique inouïs. Est-on toujours arrivé à des résultats satisfaisans? Est-on parvenu à recomposer, dans la réalité de sa nature, dans la totale vérité de ses traits, et dans l'enchaînement profond de ses évolutions apparentes et intimes, cette grande personnalité collective qu'on appelle l'humanité? Il ne paraît pas qu'on en soit là encore. On a rassemblé bien des matériaux; on a senti, ce qui est déjà beaucoup, qu'il fallait quelque chose pour vivifier et relier tous ces débris épars. D'où vient que le succès n'a pas répondu à tant d'efforts? On a compris le besoin d'unité et de vie; mais on n'a su trouver qu'une unité de convention, de système, qu'une unité purement hypothétique, et la vie qu'on a insufflée dans ce corps tout prêt à marcher n'est encore qu'une vie galvanique, un simulacre de vie.

Disons deux mots de quelques-uns des systèmes qui se sont produits avec plus d'avantage et ont réagi plus fortement sur l'enseignement de l'histoire.

Il y a un fait qui domine depuis plus d'un demi-siècle dans le mouvement intellectuel; c'est cette tendance, presque universelle, que nous avons déjà constatée, à chercher, dans l'histoire, l'explication et la confirmation de toutes les autres sciences. Cette

tendance est toute favorable au catholicisme ; nous en avons des preuves nombreuses dans les travaux qu'elle a provoqués. Mais, entre toutes les sciences , celle qui a le plus mis à contribution l'histoire, c'est la philosophie. Or, la philosophie, en se mettant à l'œuvre, gardait encore un reste de ses vieilles inimitiés ; elle n'aborda pas l'histoire avec la pureté d'intention, avec le saint respect que celle-ci mérite. Au lieu d'interroger l'histoire pour éclairer et vivifier ses dogmes, la philosophie commença par formuler un système, bien résolue d'avance à plier les faits à ses idées préconçues. L'histoire était seule capable de mettre de l'unité dans la doctrine qui devait ensuite servir à l'expliquer : aussi, voyons-nous les esprits inquiets, après avoir répudié la marche légitime et méconnu la loi providentielle, s'en aller tous, l'un ici, l'autre là, chercher je ne sais quelle unité factice et sans consistance vraiment scientifique. Tous, par conséquent, ont dû aboutir à l'absurdité ou, du moins, à de choquantes erreurs.

Soit qu'elle parte de la déification de la nature, soit qu'elle appuie ses conceptions sur l'absorption totale des êtres dans le *moi* humain, la nuageuse métaphysique d'outre-Rhin, quand elle a voulu expliquer le développement de l'humanité, n'a pu logiquement conclure qu'à la glorification du mal et à la ruine de toute morale ; tandis que ceux des philosophes allemands qui, laissant de côté les spéculations transcendentales et s'attachant davantage aux événemens, se sont préoccupés de voir partout des personnifications et des mythes, n'ont réussi qu'à violenter le plus souvent la conscience de l'humanité, et à jeter un effronté démenti au sens commun et aux attestations des siècles.

Malheureusement la France s'est trop souvent mise à la remorque de ces théories mensongères ; sur les traces des Allemands, les philosophes français sont venus, à leur tour, jeter des hypothèses au milieu de l'histoire, et, au lieu de tout expliquer, ils ont tout confondu. Plus préoccupé, sans doute, de l'intérêt de ses leçons que de la vérité elle-même, M. Cousin commença par

proclamer comme un axiome cet étonnant paradoxe : « L'histoire » de la philosophie est le point culminant de l'histoire , la » seule vraie histoire ; elle est l'histoire de l'histoire. » Or n'est-il pas évident pour M. Cousin , comme pour tout spectateur attentif, que l'histoire de la philosophie, tout en constatant dans l'homme un besoin qui atteste sa grandeur, n'est pourtant, à vrai dire , que le désolant tableau de son infirmité et de sa vaniteuse impuissance ? Et, en vérité, comme homme, nous nous trouvons heureux de pouvoir étudier ailleurs l'histoire authentique de notre espèce. Une fois posée l'identité de l'histoire et de la philosophie , le but du père de l'éclectisme moderne était atteint; car, le principe de l'école étant d'absorber toute la philosophie dans la psychologie , la conclusion prochaine était « l'identité de » l'histoire avec la psychologie » ; or, les phénomènes psychologiques *s'évoluant* selon une loi invariable et nécessaire , d'après l'école , l'histoire devenait une « *géométrie inflexible* » et, partant, l'humanité une machine.

Le même fatalisme s'est reproduit plus ou moins dans une foule d'ouvrages , d'ailleurs estimables sous bien des rapports , tandis que, parallèlement, l'école progressiste répandait sur l'histoire tous les nuages d'un panthéisme rêveur et mystique. Mais nous avons hâte d'arriver à des historiens qui comprennent mieux leur mission, et qui, conséquemment, nous rapprocheront de la droite voie.

Un spectacle bien propre à consoler et à ranimer les catholiques dans leur lutte incessante pour le triomphe de la vérité , c'est de voir que, plus la science grandit et se complète, plus aussi se trouvent constatés, non-seulement la divinité du Christianisme, mais encore la perpétuité de son influence sur les sociétés humaines , et par conséquent ses rapports intimes, sa liaison nécessaire avec leur histoire , dont nous verrons bientôt qu'il est l'âme et la vie. Il n'est guères d'ouvrage sérieux publié depuis 25 ans, qui n'ait servi, sciemment ou sans intention et avec la seule bonne foi scientifique , à réhabiliter , à glorifier les institutions catholiques et leurs bienfaits, et à placer, au faîte de

l'histoire des sociétés humaines, cette vivante personnification de l'autorité divine, la Papauté. Il est vrai qu'on a quelquefois semblé envisager l'Eglise comme une institution terrestre, et ses dogmes comme la plus pure expression de la raison de l'homme ; mais il nous suffit de recueillir l'aveu, et nous n'avons nullement à nous occuper des interprétations. Or, ce retour de la science est à peu près universel ; tout aussi bien que la France, l'Angleterre et l'Allemagne savantes ont secoué les préjugés de secte ; et de ce grand travail intérieur, il nous sera donné peut-être, un jour, de voir sortir, avec l'unité scientifique, l'unité religieuse.

Nous résumerons dans un seul nom toutes nos observations à ce sujet. M. Guizot est, parmi nous, le type de cette sincérité vraiment philosophique, qui ne redoute pas un aveu, quand sa conscience est en jeu. Or, M. Guizot, nous l'avouons, a prodigieusement servi la cause de la vérité et de la Religion ; il a jeté une vive lumière sur le rôle de l'Eglise dans l'histoire ; mais pourtant on rencontre çà et là, dans ses ouvrages, des idées qui dénotent, sinon des préoccupations hostiles, au moins une connaissance bien inexacte de la vraie nature de ce rôle et de son importance prépondérante. Tranchons le mot, M. Guizot n'est-il pas ou n'a-t-il pas été de ces hommes qui, subordonnant le Christianisme à la philosophie (1), restreignent les destinées humaines dans le cercle évidemment trop borné de l'existence terrestre et du développement social ? Au moins nous l'avons jugé ainsi. Il dit quelque part, en parlant des premiers rapports de l'Eglise avec les Barbares : « On leur prêchait une foi, une loi, qui étonnait » toute leur nature morale, qui bravait la force matérielle, et » parlait avec autorité à des vainqueurs. Ce fut là certainement, » au milieu de ces populations grossières, la première source et » le plus ferme appui du pouvoir de l'Eglise. Mais des causes

(1) Nous lisons dans les journaux la préface d'une nouvelle publication de M. Guizot, *Méditations et Études morales* : ce morceau fait espérer qu'il n'a plus les idées que nous combattons. Toutefois, en relisant encore les œuvres que nous attaquons, nous serions plutôt tenté d'ajouter que de retrancher.

» d'une autre sorte contribuèrent aussi à ses progrès, et sa » grandeur prit racine ailleurs que dans des croyances. Si le » clergé avait besoin des conquérans, les conquérans, à leur » tour, avaient grand besoin du clergé. Tout était dissous, » détruit dans l'empire..... » (1) Et c'est là tout ce qu'on voit dans ce grand fait de la reconstitution sociale, au commencement du Moyen-Age! Il serait trop peu philosophique, sans doute, d'invoquer le miracle, là où l'on peut tout expliquer par une simple transaction utilitaire! L'Eglise se trouve en possession d'une doctrine capable de frapper vivement des imaginations grossières, l'Eglise seule est constituée et vit à l'état de société; des barbares arrivent avec une intelligence neuve et impressionnable; ils n'ont encore que des instincts sociaux, ils sont aptes, comme tous les hommes, à vivre en société; mais ils n'ont aucun dogme social défini, presqu'aucun lien commun. L'Eglise possède ce qui leur manque, et ils ont la force dont l'Eglise a besoin; des deux côtés, on se tend la main, un pacte est conclu, et tout est dit.... La civilisation est en train, les sociétés et les institutions vont éclore; et bien que l'Eglise ait souvent abusé de la position que les circonstances lui ont faite, elle n'en aura pas moins servi la cause de l'humanité; on pourra lui accorder qu'elle a sauvé la société.

Un peu plus loin, M. Guizot dit encore: « Au milieu de cette » domination anarchique et sauvage, le clergé seul se présenta » avec une force morale...... Là fut le secret de sa force (2). » Quand on ne voit dans le Christianisme qu'une philosophie, qu'un système, on doit nécessairement arriver à cette conclusion: qu'il n'y a rien d'absolument divin dans sa doctrine et dans son action sur les sociétés; que l'heureuse influence qu'il a exercée étant purement accidentelle et conséquente aux circonstances dans lesquelles il s'est trouvé fortuitement, une autre philosophie eût pu faire ce qu'il a fait. D'où il suit que l'humanité se déve-

(1) *Essais sur l'Histoire de France.* IVe Essai.

(2) *Essais*, ibid.

loppe *par elle-même* et *pour elle-même*, qu'elle est le *moyen* et la *fin*. Or, il ne faudrait pas, ce semble, argumenter longtemps pour tirer de ces conclusions quelque chose de pire encore qu'un froid déïsme, la négation absolue de Dieu. Au reste, cette tendance de M. Guizot à ne regarder la société et l'humanité que par le côté de la terre, et à resserrer la destinée de l'homme dans le seul développement social, est encore plus clairement formulée dans un ouvrage postérieur. Après avoir étudié les élémens de la civilisation, il en vient à se poser cette suprême question : « De » ces deux développemens dont nous venons de parler, et qui » constituent le fait de la civilisation, du développement de la » société, d'une part, et de l'humanité, de l'autre, lequel est le » but, lequel le moyen ?...... De la réponse à cette question « dépend inévitablement celle de savoir si la destinée de l'homme » est purement sociale, si la société épuise et absorbe l'homme » tout entier, ou bien s'il porte en lui quelque chose d'étranger, » de supérieur à son existence sur la terre (1). » La question est nette ; la résoudra-t-il ? Il n'ose prendre sur lui cette responsabilité. « M. Royer-Collard, dit-il, l'a résolue, *selon sa conviction, du moins !* » Ainsi la conviction de M. Guizot semble n'être pas celle de M. Royer-Collard, quand ce dernier assigne à l'homme une existence au-delà du temps. S'il n'a pas reculé devant la manifestation d'une pensée orthodoxe, M. Guizot n'était pas simplement protestant, quand il écrivait cette page.

Or, cette habitude de faire de la civilisation et du développement social le but suprême de l'évolution humanitaire, cette prétention à reléguer l'Eglise dans ses temples et à ne voir en elle qu'une force morale bonne à venir en aide aux sociétés, aux époques de décadence et de renouvellement, mais qui doit, sa mission finie, rentrer dans le sanctuaire de la conscience et y borner son action ; voilà, selon nous, ce qui est le grand écueil de cette école, si digne au reste de la reconnaissance publique pour la sévère loyauté dont elle a bien souvent fait preuve. Voilà

(1) *Histoire de la civilisation en Europe*, 1re Leç.

aussi par où crouleront à jamais tous les systèmes. L'humanité ne sera jamais comprise dans sa nature, pas plus que dans son histoire, en dehors de l'Eglise. On parlera bien encore, si vous voulez, de providence et de gouvernement par Dieu ; mais, quand on voudra préciser les idées et ne pas dire des banalités, il en faudra revenir à l'Eglise, à l'Eglise catholique, colonne et fondement de vérité, ou il faudra se taire.

Ici nous avons besoin d'entrer dans quelques développemens.

III.

Les historiens dont nous avons parlé étaient des savans et des écrivains, mais n'étaient pas des *historiens chrétiens*. Des trois élémens qui, selon nous, constituent l'historien, ils en avaient deux : la science et l'art ; le troisième leur faisait défaut, la foi. Or, la foi est indispensable, parce que seule, donnant de l'humanité une idée juste et vraie, elle permet de la juger à l'œuvre et de l'apprécier dans ses actes.

Il n'y a pas deux humanités ; nous sommes tous fils d'un même père. L'humanité, une par son origine, n'a pas deux fins distinctes ; nous descendons de Dieu pour remonter à Dieu. Ayant la même origine et la même fin, nous n'avons pas deux voies pour aller de l'une à l'autre ; la religion seule relie le point de départ au point d'arrivée, c'est l'universel et unique moyen. La religion, étant le moyen unique et universel, n'admet pas deux formes diverses, deux doctrines opposées ; et, en outre, tous les autres moyens lui sont subordonnés, arts, sciences, bien-être, philosophie, civilisation en un mot ; et leur développement n'est régulier, légitime et fécond qu'autant qu'il concorde avec elle. Or, la religion, moyen d'atteindre une fin surnaturelle, doit être elle-même surnaturelle, c'est-à-dire, révélée. Mais d'un autre côté, la condition de perpétuité et d'intégrité d'une révélation, est d'être concentrée et personnifiée dans une autorité doctrinale, interprète vivant de ses enseignemens, indéfectible gardienne de ses dogmes, dans une Eglise. L'Eglise est donc, au milieu des

sociétés humaines, comme le phare lumineux destiné à les guider dans leur marche. Il n'y a de salut que par elle; la nation qui s'en sépare brise son avenir, parce qu'elle rompt la chaîne qui la rattache au passé. L'Eglise est tout dans l'histoire, parce que l'humanité, faite pour elle, ne peut trouver que dans son sein cette grande communion des âmes en Dieu, à laquelle tous ses membres sont conviés. Qu'on cherche donc encore à expliquer l'histoire en dehors de l'Eglise! Qu'on prétende scinder la société civile et la société religieuse! Outre qu'on n'y parviendra jamais totalement qu'en paroles, l'œuvre qui sortira de ce plan incomplet demeurera bâtarde à jamais; l'explication laissera debout tous les mystères; on aura un enchaînement de faits sans vie et sans unité réelle, plus un système appuyé sur une ombre, et voilà tout!

Une vue rapide du développement de l'humanité depuis les commencemens va jeter un jour décisif sur nos conclusions.

Non-seulement le christianisme nous enseigne, mais toutes les croyances populaires nous insinuent, plus ou moins clairement, que l'homme fut appelé par Dieu à une fin plus élevée que celle que comporte sa nature prise dans ses élémens constitutifs et primordiaux. Toutefois, le Christianisme seul précise cette notion originelle, parce que seul il a conservé l'authentique généalogie de l'homme et l'histoire de sa glorieuse origine. L'homme fut créé par Dieu et à son image. Œuvre de la suprême Sagesse, la création de l'homme, comme celle du monde, ne pouvait avoir, en elle-même et radicalement, qu'un but, à savoir : la glorification du Créateur par la manifestation de ses divins attributs. Dieu, dans sa bonté pour l'homme, la créature qu'il affectionna toujours avant toutes les autres, voulut, outre sa fin naturelle qui est, comme nous venons de le dire, de glorifier ses perfections et de rapporter à lui comme pontife les adorations de la nature entière, Dieu, disons-nous, voulut encore l'élever plus près de lui, en l'appelant à des destinées plus sublimes, et, par une grâce à jamais ineffable, il mit en lui l'instinct et le besoin d'une vie surnaturelle. L'homme, tout d'abord, fut infidèle à sa haute vocation,

il tomba ; mais, en tombant, il ne pouvait perdre l'instinct ni le besoin dérivés de son état surnaturel et tout aussi impérieux que ceux de sa nature primitive. D'un côté, il avait devant les yeux la perspective d'une fin, seule capable d'assouvir les immenses désirs de félicité qui le tourmentent ; de l'autre, il avait perdu, par sa faute, tout moyen d'y arriver. Dieu eut pitié de sa misère, il lui promit un médiateur qui viendrait se poser entre sa colère et le coupable.

Tel était donc le véritable état de l'homme, quand son histoire commença. Comme tout être intelligent, il a une mission à accomplir, qui découle de son essence même : celle de glorifier, par tout son être, Celui qui l'a fait ce qu'il est. Devenu plus grand que lui-même par un bienfait gratuit, de cette élévation de sa nature découle pour lui une autre mission secondaire, mais obligée : celle de tendre de toute l'énergie de sa volonté, aidée dans sa déchéance par la grâce du médiateur attendu, à la possession surnaturelle de Dieu, terme de sa béatitude. Tel il est, tel il faut le prendre, pour comprendre et expliquer ses actes, sa vie. Du moment que l'on se place à un autre point de vue, il est clair qu'on abandonne la voie des justes appréciations, et qu'on récuse l'indispensable critérium. Or, cette double mission que nous venons de constater, son accomplissement est le constant objet de toute aspiration humaine. Quoi qu'il fasse, l'homme exaltera toujours son Créateur ; et, lors même qu'il agira sous l'empire d'une illusion, ses actes n'auront encore pour mobile efficace que le bien, ce suprême complément de son existence. Qu'il se repose, qu'il s'agite, dans la paix, dans la guerre, dans les arts et les sciences, dans ses labeurs de toute sorte, il n'a qu'un but, qu'un désir : satisfaire à la loi de son être. Dans cette longue lutte, parfois sa volonté s'égare ; trop impatient du but, il blasphème ; dans l'orgueil de sa haute destinée, il s'irrite qu'il lui faille tant d'efforts ; roi encore dans sa chute, il s'indigne d'un travail d'esclave : et voilà qu'il s'arroge le droit de raccourcir les distances ; du moyen il fait la fin et déifie la pierre qui devait lui servir de marche-pied. Il se détourne librement de Dieu, et Dieu le laisse courir à sa perte.

D'un autre côté, la société, cette institution divine, qui fut donnée à l'homme parce qu'il n'est pas bon qu'il reste seul, n'a pas d'autre but que d'aider l'individu dans sa marche progressive vers sa fin, vers son perfectionnement. La société est encore un de ces bienfaits qui signalent avec tant d'éclat l'incomparable amour de Dieu pour sa créature. Et observons ici combien nous sommes loin de ces théories mensongères qui, méconnaissant la loi primordiale de la nature humaine, bornent son activité au perfectionnement social, et absorbent toutes ses destinées dans nous ne savons quel apogée de civilisation et de bien-être terrestre qu'elle n'atteindra jamais.

La société civile, ayant été établie comme une institution temporaire, transitoire, qui doit mener l'homme, s'il en use légitimement, à un état supérieur et permanent, ne peut donc, en aucun cas, limiter ses aspirations, pas plus qu'elle ne peut satisfaire ses besoins. Conséquemment, il y a au dessus d'elle une société qui la domine, et qui, régulièrement, doit la gouverner ; une société aussi durable que l'homme lui-même, et qui correspond à tous les momens de son existence, comme à toutes les exigences de son être ; une société dont il est membre vivant aussi longtemps qu'il sait lui subordonner la première; une société, enfin, qui, réagissant dans le temps sur l'humanité à la façon de l'âme sur le corps, en l'*informant*, fait les destinées de l'espèce, comme celle-ci fait les destinées de l'individu. Oui, la société religieuse universelle, qui relie tous les hommes dans la communauté d'une même fin, et dans laquelle seule ils pourront trouver finalement la réalisation de cet unique et incessant désir qui aiguillonne parfois si cruellement leur activité, cette société est la régulatrice invariable de toutes les sociétés partielles. C'est pourquoi l'on peut, avec Moebler, définir l'histoire « la réalisation, » dans le temps, du plan éternel de Dieu, disposant l'homme, » par le Christ, au culte et à l'adoration qui sont dignes de la » majesté du Créateur et de la *liberté de la créature intelligente.* » Et ajouter avec lui : « Montrer comment l'esprit du Christ s'est » introduit dans la vie commune de l'humanité, et se développe

» dans la famille, les peuples, les Etats, dans l'art et dans la » science, *pour en former des instrumens de la gloire de Dieu*, » tel est le but de l'histoire chrétienne », de la seule vraie histoire. En effet, l'économie du plan divin qui devait mener l'humanité à ses fins et consommer son union avec Dieu, brisée fatalement par le péché, se trouvant réparée par la promesse du Sauveur, et le royaume de Dieu, cette grande société de tous les peuples, ayant été visiblement constitué sur la terre, le Christ, roi des siècles, a pris possession du gouvernement qui lui avait été décerné de toute éternité dans les conseils d'en haut, et est devenu, par conséquent, le point culminant de l'histoire tout entière; et vers lui, comme vers un centre d'attraction, l'humanité a dirigé son mouvement. Et nous l'entendons ainsi dans le sens le plus réel et le plus absolu; nous ne faisons point du *spiritualisme* ni du *mysticisme*; nous indiquons la loi qui, selon nous, régit l'histoire; nous posons le principe qui doit servir à l'éclairer, à la mettre dans son vrai jour, et nous croyons bien sincèrement qu'il est impossible de l'expliquer à un autre point de vue. Et comment, en effet, saisiriez-vous le véritable développement de l'humanité, si vous faisiez tout d'abord abstraction de ses tendances les plus universelles? Puisque sa loi est de s'élever au ciel en passant par la terre, pourquoi refuseriez-vous au sentiment supérieur et divin qui la pousse invinciblement vers une fin si noble, sa part d'influence dans la succession de ses actes, dans les faits qui signalent ce long pèlerinage à travers les temps? Ne faut-il pas, au contraire, la lui faire bien large, nous allions dire prépondérante, dans l'appréciation des causes et des résultats, dans le tableau des transformations et des révolutions sociales? L'homme est libre toujours dans le choix des moyens; à Dieu ne plaise que nous voulions assujettir toutes ses opérations à l'irrésistible et fatale impulsion d'une nécessité qui l'entraîne; non, sa volonté est souveraine dans ses déterminations particulières, qui lui seront toutes imputées à mérite ou à démérite. Mais ce sentiment supérieur qui l'arrache, pour ainsi dire, aux préoccupations de l'espace et du temps, qui le pousse d'instinct

hors de cette société matérielle où n'est pas son bonheur, dirigera toujours, mal gré qu'il en ait, son mouvement. Or, par ce côté, il se rattache à un ordre de choses qui n'est pas celui d'ici-bas, et qui le commande; il est, par cette partie de son être, membre d'une société à laquelle est subordonnée la société des corps. Et, tout en laissant place à l'erreur et à l'égarement, il faut bien reconnaître que cette soeiété est la société de l'homme avec Dieu et les anges, l'Eglise, à qui les siècles sont promis.

Nous voudrions donc que l'historien qui écrit ou le professeur qui enseigne, prissent toujours pour noyau central le royaume de Dieu sur la terre; qu'ils adoptassent pour règle de leurs jugemens la loi qui le gouverne; qu'institutions et événemens, hommes et peuples, fussent expliqués et appréciés dans leurs rapports avec la société universelle.

Est-il possible, au reste, de méconnaître, dans toute la suite de l'histoire, l'intime et nécessaire liaison de l'une avec l'autre? Est-il une époque où elles cessent de marcher de front, de se donner la main? Est-il une époque où la société universelle ait abdiqué son influence, sa domination sur les sociétés partielles? Est-il un souvenir, dans nos annales, qui atteste que le genre humain oublia un instant sa grande mission, et désobéit à cet instinct sublime qui le pousse incessamment vers sa destinée? Il se trompe souvent, nous l'avons dit; mais ses erreurs même témoignent de ses tendances et de sa volonté toujours la même. Bien plus, ses annales ne retentissent-elles pas d'un bout à l'autre de ses cris d'espérance? Le règne de Dieu n'est-il pas le rêve de tous les sages, le vœu de tous les peuples?

Il y a deux grandes époques dans la vie terrestre du genre humain; époque d'attente et de préparation, époque d'avènement et de consommation. La première époque offre deux caractères tout différens : d'un côté, le judaïsme, prophétie continue, transparente, précise jusque dans les détails, du Rédempteur promis et du règne qu'il doit visiblement établir; de l'autre côté, le polythéisme, cette grande apostasie de l'homme vis-à-vis de Dieu, qui, malgré ses aberrations, prophétise aussi à sa manière,

espère toujours du fond de son ignominie, et aplanit, tout en semblant les multiplier par ses folies, les obstacles qui s'opposent à l'œuvre providentielle.

L'histoire du peuple juif n'est que l'histoire anticipée de l'Eglise catholique; J.-C. préside d'un bout à l'autre à son développement. Il n'y a pas un homme, il n'y a pas un fait, il n'y a pas une parole dans l'existence de ce peuple, qui n'ait un rapport visible avec le Christ; le Christ est la vie de ce peuple, parce qu'il est son espoir; c'est là bien réellement l'empire du Christ, car tout y porte son empreinte. Les hommes et les choses sont faits à son image; les institutions le révèlent ou l'impliquent; le culte et le sacerdoce n'ont d'efficacité réelle et de consécration que par lui; son ombre est partout, en attendant que sa personne y vienne.

Il est vrai que le paganisme est moins explicite; il ne parle ni si haut, ni si clair; mais sa mission n'en est pas moins réelle. Si le gouvernement divin de la liberté humaine est le grand, l'éternel miracle de la toute-puissance parmi nous, assurément il faut dire qu'une de ses plus éclatantes manifestations est encore ce grand travail de la préparation messianique au milieu du paganisme. Où peut-on trouver un plus complet abus de la liberté humaine? Le paganisme est le résumé de tous les efforts dont l'homme est capable pour s'éloigner de Dieu et de sa grâce, puisqu'on a pu dire que, là où il à régné, *tout était Dieu, excepté Dieu lui-même*. Eh bien! pourtant, au milieu de cette effroyable conjuration contre lui, Dieu a trouvé moyen de se ménager un triomphe. Tandis que les cœurs et les intelligences allaient se prostituer indignement dans l'adoration de la matière et du néant, il savait se conserver dans les cœurs et dans les intelligences un souvenir et comme un désir lointain de lui-même et de son règne. Et l'on peut même observer que, plus on semblait s'éloigner de lui par la corruption et l'impiété, plus ce désir devenait ardent, et plus présent ce souvenir; de sorte que, au moment de l'extrême abaissement, quand la séparation était la plus complète, quand on disait qu'il avait abandonné les peuples à leurs voies, par un

prodige qu'il appartient à lui seul d'expliquer, il était là, plus espéré, plus attendu, plus vivant que jamais, au fond de toutes les croyances populaires, qui s'échappaient en hymnes d'espérance; dans les pensées des sages, qui n'attendaient que de lui le salut du monde; et jusque dans ces oracles menteurs, qui avaient si longtemps abusé de son nom pour égarer l'humanité. Et ce n'est pas tout : pendant qu'il faisait souvenir de lui au dedans, il se servait au dehors de l'ambition et de la cupidité de quelques hommes pour poser de loin, par l'organisation des Etats, la base temporelle du royaume qu'il voulait fonder sur la terre. Pourquoi, en effet, ces quatre grands empires qui se dévorent successivement, jusqu'à ce que le dernier ait consommé l'unité de domination par toute la terre? Pourquoi, surtout, au moment précis de cette consommation, les anges entonnent-ils, au milieu des airs, l'hymne de la louange et de la délivrance? Pourquoi disent-ils qu'un roi vient de naître, puisque César est à Rome? si ce n'est pour annoncer que la préparation est à son terme, que les temps sont accomplis, et que le règne à qui sont dévolus les siècles va commencer sa période terrestre et visible. Le morcellement des empires de la terre eût entravé sans doute sa diffusion; ils sont tous absorbés dans un seul. On retrouve, dans la préparation, une image de la sublime unité qu'est appelée à réaliser la puissance du nouveau roi.

Mais si le monde ancien est une énigme en dehors du point de vue catholique, que dire du monde nouveau? L'homme réparé et rapproché de sa fin trouve non-seulement, dans le Christ, l'exemplaire divin de la perfection à laquelle il doit tendre pour répondre à sa vocation; mais encore il a, dans la société visible que le Sauveur a établie sur la terre, dans l'Eglise héritière du pouvoir que lui avait donné son père sur tous les peuples, une règle vivante et infaillible de ses actes, un invariable critérium pour ses jugemens, un secours de tous les instans pour ses faiblesses.

Où n'éclate pas la bonté providentielle dans cette institution de la société spirituelle dans le temps? Et comment comprendre

ce que nous voyons, ce que nous entendons tous les jours, sans remonter à l'incessante influence de l'Eglise, de sa doctrine, de ses sacremens, de son sacerdoce ? Comment concevoir la beauté du corps et sa vie, sans son âme ? « L'âme est enfermée dans le » corps, mais c'est elle qui conserve le corps même; les chrétiens » sont enfermés dans le monde comme dans une prison, mais ce » sont eux qui soutiennent le monde (1). »

L'Eglise, qui est le centre de la religion, de la vérité, de la morale, de la justice, a de tout temps été la vie, l'âme de la société temporelle ; mais quand cette mission s'est-elle révélée plus manifestement que du jour où elle a été constituée par son chef à l'état de société visible ? Qui pourrait retracer fidèlement le long enfantement des sociétés européennes, et les vicissitudes de cette civilisation dont nous sommes si fiers, celui-là rencontrerait à chaque pas l'Eglise, sans cesse occupée à ce grand travail du perfectionnement humain. On sent qu'au fond de toute chose elle a déposé un germe de vie. Au reste, le Christ lui-même n'a-t-il pas dit : — « Le royaume des cieux est » semblable à un levain que prend une femme, et qu'elle cache » en trois mesures de farine, jusqu'à ce que tout soit levé » ? — » Ce levain, dit un historien, c'est le Christianisme ; cette » femme, c'est l'Eglise de Dieu ; cette farine, cette pâte qui doit » lever pour former du pain, c'est l'humanité entière..... toute » d'une même farine...... C'est cette masse du genre humain » qu'il faut que le levain du Christianisme fasse lever et fermenter » jusqu'à ce qu'elle devienne toute chrétienne. Le levain s'écrase, » se disperse et se cache dans la pâte, pour la transformer en » lui-même. Le Christianisme a été broyé, dispersé et caché dans » l'humanité, pour la transformer en lui-même. Pour bien faire » lever la pâte du pain, on la travaille, on la secoue, on la tourmente ; pour bien faire lever la pâte de la nouvelle humanité, » la Providence la travaille, la secoue, la tourmente par les » révolutions. On ne s'étonne pas que la pâte du pain fermente

(1) *Epist. ad Diogn.* apud S. Justin.

» dans le pétrin ; il ne faut pas s'étonner non plus que la pâte
» de l'humanité fermente dans l'univers. La Providence y a
» caché un levain de vie. Le pain ne sera parfait que dans
» l'éternité ; mais, dès le temps, on voit le progrès dans la
» pâte (1). »

Il serait bien difficile, en effet, de se rendre un compte exact de ce mouvement des peuples, à l'époque de la décadence de l'Empire, qui fut une véritable fermentation sociale, si l'on ne voulait admettre ce levain jeté par Dieu au sein de l'humanité. Et puis, un simple coup d'œil sur la suite des événemens, sur les transformations subites qui s'opéraient, et sur la transformation plus lente, mais aussi plus durable que subirent les nations barbares, en entrant dans le monde romain où les attendait l'Eglise, ne suffit-il pas pour démontrer surabondamment que l'Eglise était tout alors dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre moral, et que, par conséquent, elle était la seule force vitale capable de résister aux nombreux élémens de décomposition qui flottaient dans la masse ? Nous voudrions avoir le temps et l'espace, que ne comportent pas les limites de ce travail, pour montrer tous les miracles sociaux que faisaient éclore, chaque jour, ses divines influences sur les hordes barbares. Elle était debout sur les ruines du monde antique, appuyée sur la pierre angulaire de toute société, humaine ou divine, le Christ ; armée de ses enseignemens, de sa morale et de son culte, elle présentait, dans la constitution de sa hiérarchie, un front de bataille inébranlable. Puis, quand elle eut brisé la fougue du barbare, elle se mit à l'attaquer à son tour ; elle entra peu à peu dans le vif de sa nature, elle démolit pièce à pièce le vieil homme, et façonna l'homme nouveau sur le type immortel de l'Adam régénéré. Qui dira le travail intérieur qui se fit alors ? Il faudrait suivre pas-à-pas les Saints de ces âges primitifs. Le récit de leurs courses et de leurs labeurs est la seule et véritable histoire de ces temps. Les Saints furent les premiers maîtres, les vrais éducateurs de nos sociétés modernes.

(1) Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Eglise*. Liv. XLIII.

Faut-il dire, avec certains appréciateurs prétendus véridiques, que l'Eglise a sans doute sauvé la société en péril au moyen-âge, mais que sa mission fut terminée quand le péril eut disparu, et qu'elle n'est plus rien ou peu de chose dans l'histoire, depuis que la société, devenue majeure, peut réclamer nous ne savons quel droit de marcher sans tutelle? Le rôle de l'Eglise, pour être, à certaines époques, moins ostensible, moins aperçu dans le mouvement social, n'en est pas moins toujours le rôle essentiel. Aujourd'hui, comme hier, et toujours, elle est le pivôt indispensable. Il ne faut pas se lasser de le répéter, elle est appuyée sur le Christ, et le Christ est la pierre angulaire de toute société. « Quand nos pères, disent les Slaves dans la ballade, voulurent bâtir leur antique forteresse, ce qu'ils élevaient le jour était renversé la nuit par les mauvais génies; et ils ne virent s'affermir le sol de leur demeure et les créneaux se dresser dans les airs, qu'après avoir muré un être humain dans les fondemens. » Nous avons vu que les sociétés modernes n'auraient jamais posé leur première assise, d'une façon durable et permanente, si le Christ ne se fût mûré lui-même dans les fondemens de son Eglise, qui porte à son tour la société temporelle. C'est ce qui nous explique pourquoi tout l'édifice tremble, quand on touche à la base. C'est aussi ce qui nous démontre l'impuissance de tout système qui aborde l'histoire, en commençant par isoler de sa base l'édifice. La raison finale des choses lui échappe à jamais, il n'atteint que des causes secondaires, parce qu'il a mis de côté l'élément générateur de l'unité et de la vie.

IV.

Tertullien a dit quelque part : « Il n'y a rien de plus digne de » Dieu que le salut d'une âme. » Et l'Esprit-Saint lui-même a inspiré cette autre parole, que nous regardons comme la loi des sociétés ici-bas, et, partant, comme la clé de l'histoire : « *Omnia propter electos.* » A notre avis, la meilleure préparation de l'écrivain ou du professeur qui s'occupe de l'histoire serait la méditation

de cette vérité si féconde et si pleine de lumière. Il nous semble que sa tâche se trouverait éclairée, et, par là, simplifiée, du moment qu'il aurait acquis l'intime conviction que la formation des Saints est le suprême résultat auquel doit tendre toute l'activité humaine. L'homme, nous le disons encore une fois, n'est pas fait pour consommer, croître, se développer à la façon de la brute ; le but de son existence n'est pas non plus d'atteindre à nous ne savons quel perfectionnement moral et intellectuel qui soit dans les limites primitives de sa nature ; il est appelé à vivre de la Vérité, cet unique aliment de son âme, et, par une incessante manducation de la Vérité, qui est Dieu, à s'assimiler de plus en plus à Dieu lui-même. Outre qu'il venait réhabiliter notre nature, Jésus-Christ, en vivant sur la terre, a voulu offrir à nos yeux un type saisissable de la perfection que, sans doute, nous n'atteindrons jamais, mais que nous devons sans cesse poursuivre, afin de nous en rapprocher de plus en plus. Tout a été fait pour l'accomplissement de cette œuvre de prédilection : les mondes ont été créés ; les empires et les sociétés ont parcouru le cycle de leurs évolutions sous la double influence du gouvernement divin et de la liberté humaine, dont l'un menait l'autre sans la heurter ; les mondes continueront à rouler dans l'espace, les royaumes à naître et à mourir.... et, parmi les innombrables générations qui se sont succédé, ne se fût-il trouvé qu'un Saint, tout aurait été bien dépensé ; Dieu et les anges se seraient réjouis. Puisque toute chose, après la glorification de Dieu, a pour fin la sanctification de l'homme, il est donc bien évident que le vrai point de vue auquel une société doit être jugée, est celui du rapport qu'elle aura avec ce résultat essentiel, et conséquemment l'historien n'en doit jamais sortir. Or, l'Eglise, royaume de Dieu, société des Saints de tous les âges, ayant reçu de son fondateur le dépôt des dogmes et la dispensation des sacremens générateurs de la sainteté, fut donc toujours, est encore, et sera à jamais la véritable pierre de touche pour constater l'état de l'humanité à ses divers périodes d'existence. La société humaine repose sur elle parce qu'elle-même repose sur J.-C. ; la société humaine n'est

appréciable que par elle, parce que seule elle possède la doctrine de vie et le secret de l'humaine nature ; sans elle, point d'unité dans les événemens, point de vie dans l'histoire, parce que, pierre fondamentale par le Christ qui réside en elle, elle soutient tout l'édifice des siècles, et n'a jamais eu de défaillance dans sa durée.

Nous disions, en commençant, qu'il faut enseigner l'histoire du haut d'un principe, d'une doctrine. Cette méthode pourrait-elle convenir à tous les degrés de l'enseignement ? C'est une question d'application qui vient naturellement se placer ici ; nous la croyons susceptible d'une solution pratique, que nous essaierons de préciser une autre fois.

P. Lethielleux.

LE PAGANISME

a-t-il toujours régné, comme aujourd'hui, dans l'Enseignement chrétien ?

A cette question, vivement débattue en ce moment, M. l'abbé Gaume, chanoine de Nevers, dans son *Ver rongeur*, a déjà répondu : Non, positivement non. Mais voici venir, d'un autre côté, M. l'abbé Landriot, chanoine d'Autun, affirmant que le mouvement de la Renaissance commence au VIe et même au Ve siècle et écrivant un livre pour le prouver (1). Ce livre résout-il enfin la question controversée ? C'est ce que nous allons examiner.

M. l'abbé Landriot cherche à établir que « l'enseignement littéraire, pratiqué dans l'Eglise, dans les quinze premiers siècles, était à peu près semblable à notre enseignement actuel, et que *les auteurs païens ont toujours été mis entre les mains des enfans* (Préf. p. IX). » Il justifie la Renaissance, qui, selon lui, « n'a point commencé au XVe et au XVIe siècle. Ce grand mouvement remonte plus haut. Le XVe siècle a été seulement l'heure de l'explosion pour toutes les forces latentes, qui existaient depuis longtemps dans les entrailles de la société chrétienne. La lutte de

(1) *Recherches historiques sur les écoles littéraires du Christianisme, suivies d'observations sur le* Ver Rongeur, *par l'abbé Landriot, chanoine d'Autun, ancien supérieur du Petit-Séminaire.* — 1 vol. in-8° de XII et 298 pages, imprimé à Autun, chez Dejussieu et Villedey, publié à Paris, chez Douniol, rue de Tournon, 29, au bureau du *Correspondant*, recueil périodique, 1851.

la Renaissance a commencé au VIe siècle, et s'est continuée sans interruption jusqu'au XVe, c'est-à-dire qu'il y a eu dans l'Eglise, depuis le VIe siècle et même depuis le Ve, une réaction énergique contre la barbarie intellectuelle. » (p. 53.)

M. l'abbé Landriot a-t-il voulu positivement réfuter le *Ver Rongeur* ? Ou bien n'est-il pas plus vraisemblable que, surpris par ce vigoureux pamphlet, au moment où il venait de recueillir les matériaux d'un ouvrage destiné à prouver la persistance de la culture des belles-lettres, des *lettres profanes* au sein de l'Eglise, il s'est empressé de retourner contre l'ouvrage de M. Gaume les textes qu'il venait de colliger ? Toujours est-il que les études biographiques et les recherches sur les écoles littéraires du Christianisme renfermées dans la première partie, ne semblent pas avoir été d'abord rédigées dans l'intention d'appuyer les *Observations* particulières, où certaines assertions du *Ver Rongeur* sont discutées et infirmées.

Quoi qu'il en soit, M. Landriot, après avoir établi que l'enseignement des écoles catholiques a toujours compris les sept arts libéraux, la lecture et l'explication des auteurs païens, *même pour les enfans* (p. 180), conclut « que ce n'est pas en renvoyant l'explication d'Homère, de Virgile, de Phèdre en troisième, que l'Europe sera sauvée et l'unité de foi reconquise, que toutes les folies de l'esprit et du cœur humain seront bannies. Non, ajoute-t-il, nous ne pouvons croire que le *moyen proposé soit le seul vraiment efficace.* Nous suivrons toujours les exemples de nos pères, convaincus, d'ailleurs, que les meilleurs systèmes ont des abus, et que la sagesse consiste à améliorer, sans rien détruire. » (p. 296.)

Examinons d'abord quelques-unes des raisons présentées par l'auteur des *Recherches historiques*, en faveur de l'emploi des textes païens dans les écoles chrétiennes, et voyons si elles vont à diminuer la valeur des motifs qui nous portent à substituer, dans les classes de grammaire, les auteurs chrétiens aux auteurs profanes. C'est sur ce point, en effet, que nous avons le regret de nous trouver en désaccord avec M. Landriot ; car l'honorable chanoine, s'il lui était possible d'admettre qu'il y eût un vrai

danger pour la jeunesse dans les classiques grecs et latins (p. 286), trouverait ce danger plus grand dans les classes d'humanités que dans celles de grammaire.

I.

Nous parlons de dissentiment : il est plus d'un point pourtant sur lequel nous nous rencontrons avec M. Landriot. Il reconnaît comme nous que « les Pères et les docteurs de l'Eglise doivent être traités avec l'honneur et le respect qu'ils méritent, même sous le rapport littéraire ; » (Préf. p. x.) et « que l'on pourrait inspirer à nos écoles un souffle de vie plus chrétienne. » (Ibid.) Il accorde que « l'étude des Pères de l'Eglise est beaucoup trop négligée dans l'enseignement de la jeunesse. » (p. 284) « Les études sur les Pères de l'Eglise initient les jeunes gens à la lecture de nos illustres docteurs, leur donnent le goût des idées sérieuses et vraiment chrétiennes. » (p. 274.) Il est vrai que M. Landriot restreint ces études aux petits séminaires, et qu'il les réserve seulement aux élèves qui embrassent l'état ecclésiastique ; les autres jeunes chrétiens ne lui semblent pas également intéressés à cette initiation. D'après ces convictions, il avait organisé, au petit séminaire d'Autun, un cours de classiques sacrés, qui commençait à la sixième, avec les *extraits bibliques* de M. Congnet, et se poursuivait jusqu'en rhétorique, avec les *Flores Sanctorum latinæ Ecclesiæ Patrum.* (p. 274.)

Quant aux Pères de l'Eglise et aux écrivains ecclésiastiques, les éloges qu'en fait M. Landriot, sous le rapport littéraire, appuient, plus que nous n'osions l'espérer, la résolution prise par nous (et déjà en partie exécutée) d'extraire de leurs œuvres des textes classiques. « Les ouvrages de S. Basile, de S. Grégoire de Nazianze, de S. Chrysostome, de Synésius, de Tertullien, de Minucius Félix, de S. Cyprien, de Lactance, de S. Ambroise, de S. Jérôme, de S. Augustin, etc. renferment quelquefois, nous dit-il, des beautés littéraires dignes des plus beaux siècles de Rome et d'Athènes. Même sous le rapport du goût et de la diction, une

sage critique pourrait faire quelques choix qui laisseraient peu de chose à désirer... Il faut savoir admirer une sublime vérité sous une expression dure et incorrecte ; et si les riantes prairies d'une vallée fertile reposent la vue du spectateur, le sauvage aspect des montagnes abruptes impressionne plus profondément et parle avec plus d'énergie... » (p. 273.) Dans les cinq premiers siècles, M. Landriot nous montre l'Eglise « possédant de riches trésors de science et de littérature étrangère dans la personne des païens illustres convertis à la foi, qui venaient lui demander asile, apportant avec eux les plus magnifiques dépouilles de l'Egypte. Le Christianisme était dignement représenté sous le rapport littéraire et scientifique par les Justin, les Clément, les Pantène, les Grégoire le Thaumaturge. » (p. 20, 21.) « La diction de S. Ambroise est un mélange de retenue, disent Cassiodore et Erasme, de pieuse urbanité et de délicieuse politesse. » — « S. Cyprien est comme une huile qui a toute espèce de suavité. » — « Minucius Félix surpasse en élégance et en pureté tous les auteurs du IIIe siècle, tellement qu'on ne trouve pas dans ses écrits un seul mot qui ne puisse être appuyé sur l'autorité de Cicéron ; de Quintilien et de Pline. » — « On pourrait, ajoute M. Landriot, soutenir cette thèse : Le latin des auteurs chrétiens est *beaucoup plus cicéronien* que celui des autres auteurs de la même époque. Comparez, par exemple, Lactance et Eumène le Rhéteur : quelle différence de style ! Le premier est pur, simple, élégant comme Cicéron ; le second a une phrase contournée, pleine d'affectation. Chez Lactance et S. Ambroise, on sent que le Christianisme, comme un parfum divin, conservait intacte la beauté de la forme, autant du moins que le permettaient les siècles de barbarie... » (p. 206, 207, 208.) Les Etudes biographiques vantent « l'admirable clarté et la dialectique habile de S. Irénée ; » (p. 4.) « le torrent d'éloquence de S. Hilaire d'Arles » (p. 12.) ; « l'admirable variété du style de Fauste, abbé de Lérins, ami de S. Sidoine Apollinaire » (p. 13) ; « le tact et la grâce » de S. Sidoine dans sa lettre aux neveux de Victorius, poète célèbre du Ve siècle (p. 16) ; dans Boèce « un style pur, élevé bien au-dessus de la barbarie de son

siècle... au point qu'il a été difficile de décider si Boèce avait été le dernier des auteurs qui eût parlé la langue latine dans toute sa pureté, ou le premier de ceux qui avaient travaillé à lui rendre son ancienne beauté. » (p. 18, 19.)

Arrêtons ici ces citations, et terminons par un témoignage on ne peut plus précieux. Au sixième siècle, « dans tout le palais de S. Grégoire, depuis le premier jusqu'au dernier, personne n'aurait osé prononcer un mot barbare ; la plus belle latinité, comme elle se parlait du temps des plus célèbres écrivains de Rome, avait retrouvé son droit d'asile et sa patrie dans la maison du Pontife. Vraiment on se croit déjà au siècle de Léon X ! » M. Landriot ne trouve pas ses paroles encore assez énergigues, et tient à nous mettre sous les yeux le texte de Jean Diacre : « *Nullus Pontifici famulantium, a minimo usque ad maximum, barbarum quodlibet in sermone, vel habitu proferebat* : SED TOGATA, QUIRITUM MORE, SEU TRABEATA LATINITAS *suum Latium, in ipso Latiali palatio, singulariter obtinebat.* » (p. 49, 50.)

Assurément, on doit compter M. l'abbé Landriot parmi les admirateurs de la littérature des Pères et des écrivains ecclésiastiques. Il ne faudrait donc pas donner une trop grande portée à certaines restrictions mêlées aux éloges que nous venons de reproduire ; et lorsque l'auteur des *Observations sur le* VER RONGEUR se demande « si l'on pourra trouver des auteurs ecclésiastiques assez simples de pensée et de style pour les classes inférieures (*Recherches*, p. 286.), » et s'inquiète, dans sa *Réponse à M. l'abbé Gaume* (1), à la pensée que les classiques chrétiens sont exposés à devenir *ennuyeux*, — l'usage qu'il en a fait lui-même au petit-séminaire d'Autun, en Sixième, Cinquième et Quatrième, témoigne qu'il ne désespère pas de voir s'aplanir, à cet égard, les

(1) M. l'abbé Gaume a fait paraître, dans l'*Univers* du 19 novembre 1851, une lettre qui s'adressait à tous ses contradicteurs et, en particulier, à M. l'abbé Landriot ; celui-ci a voulu répliquer ; mais, l'*Univers* n'ayant pas inséré cette réplique, il l'a fait imprimer en brochure avec la lettre de M. Gaume.

difficultés, et qu'il n'estime pas impossible de recueillir des extraits dont le choix discret soit capable de rassurer les plus scrupuleux cicéroniens et les plus délicats amateurs de la *belle latinité.*

Nous sommes donc heureux de le constater, M. l'abbé Landriot ne prend point parti pour les préjugés qui nient l'existence d'une littérature chrétienne, grecque et latine, belle aussi et originale, même à côté de l'antiquité profane. Ainsi que Mgr. d'Arras, il admet que « la langue de l'Eglise, si féconde en prodigieux et » bienfaisans effets, a eu, comme les autres, ses beaux siècles ; » et que, dans ces siècles, brillent d'admirables écrivains ; et que, » dans ces écrivains, se trouvent certains passages qui surpassent » pour tout chrétien, et qui égalent au moins pour tout homme » de goût, les plus magnifiques morceaux des auteurs du paga- » nisme (1). »

II.

Toutefois, les préférences littéraires de M. l'abbé Landriot sont pour l'antiquité profane. Il ne voudrait pas que l'on interrompît la tradition des écoles, et que les classiques païens cessassent d'être mis entre les mains des *enfans.* Ce n'est pas sans doute pour montrer que les auteurs païens ont toujours été tolérés, qu'il s'est livré à de si patientes et si nombreuses recherches; mais il croit pouvoir en tirer, contre M. l'abbé Gaume, des conclusions toutes favorables au système actuel des études :

« Les premiers siècles de l'Eglise, le moyen-âge, n'ont point rejeté les auteurs païens. Pourquoi les excluerions-nous de nos colléges ? Ce qui n'a point paru dangereux dans ces siècles de foi pour la jeunesse, l'est-il de nos jours ? »

Ici commence le désaccord entre l'honorable chanoine d'Autun et nous. Ses conclusions combattent la substitution que nous proposons pour les classes de Grammaire. Sont-elles légitimées par les textes qu'il invoque ? Nous ne le croyons pas. Il nous semble que, généralement, les citations de son livre prouvent peu en

(1) *Lettre aux prof. du petit-sémin. de Langres*, 1847.

faveur de sa thèse, quand elles ne prouvent pas contre elle. Et, sans entrer dès à présent dans la discussion de quelques-uns des témoignages recueillis, nous nous demandons d'abord si le genre de preuves qu'il apporte justifie suffisamment les réfutations qu'il essaie contre les assertions de M. l'abbé Gaume.

Produire des biographies, exemples particuliers, très-souvent exceptionnels, de l'éducation individuelle de personnages illustres, placés dans des conditions privilégiées pour une instruction littéraire peu répandue, ordinairement inaccessible, généralement dédaignée, au moyen-âge surtout, méprisée certainement ou du moins toujours suspectée dans les premiers siècles de l'Eglise, — et conclure à la généralité de l'usage des études profanes, à la diffusion, au commerce journalier de ces études, est-ce conclure avec une parfaite rigueur?

M. Landriot a fréquemment l'occasion de nommer de savans archevêques, évêques, abbés, prêtres, religieux, grammairiens, rhéteurs, poètes, dont l'érudition faisait l'admiration de leur siècle, qui s'étaient *abreuvés à la triple source des bibliothèques grecques, latines et chrétiennes* (p. 35), tous distingués par l'étude et par leurs succès dans les lettres humaines, appliqués à tous les arts libéraux. (*Rech. passim.*) Ce savoir, cette érudition, ces lumières sont, à ses yeux, des témoignages incontestables de la généralité des études profanes. Ne garderait-on pas une mesure raisonnable en concluant seulement qu'elles n'avaient pas péri; que l'Eglise en avait conservé la tradition et l'héritage? Mais est-il possible d'aller au-delà, et de fonder sur ces faits le commun usage des classiques païens, pour la jeunesse, dans l'enseignement public?

N'y a-t-il pas, enfin, un obstacle positif à ce que les auteurs païens, dans les cinq premiers siècles et surtout dans le cours du moyen-âge, aient TOUJOURS ÉTÉ MIS ENTRE LES MAINS DES ENFANS? Quelque diligente que fût la plume des libraires-copistes à Rome, sous Auguste et les empereurs, les rouleaux manuscrits ne s'étaient pas répandus considérablement. Vinrent les invasions, le saccagement des bibliothèques publiques et privées, les dévasta-

tions des Sarrazins , des Normands , les guerres intestines. Les copies des anciens auteurs étaient d'une rareté extrême ; on envoyait jusqu'à Rome, pour emprunter du Pape et faire copier des ouvrages de Cicéron. Les bibliothèques ne s'enrichissaient de livres qu'avec des dépenses excessives (1). Les livres se perdaient plus aisément qu'ils ne se conservaient. Il était difficile de les étudier et d'en écrire de nouveaux. N'est-il pas permis de douter que les enfans eussent entre les mains les auteurs profanes à peu près comme ils ont pu les avoir après la découverte de l'imprimerie ?

Mais les Pères de l'Eglise, nous dit M. Landriot, n'ont-ils pas étudié les lettres profanes dans leur jeunesse? Sans doute ; mais les lettres profanes étaient la seule littérature du temps ; le grec et le latin étaient les langues de l'époque ; où apprendre ailleurs et ces langues et leurs littératures ? Autant vaudrait nous opposer Cicéron et les écrivains du siècle d'Auguste se formant aux lettres dans le commerce des écrivains de Rome ou d'Athènes, et autorisant ainsi l'étude des lettres profanes.

Au moyen-âge , les auteurs païens sont étudiés encore; on les voit reparaître entre les mains des grammairiens et des rhéteurs ; les bibliothèques des monastères leur donnent asile ; plusieurs savans personnages les recommandent. — On les retrouve, sans doute ; mais, à côté d'eux et au-dessus d'eux, on retrouve d'autres auteurs, une autre littérature, celle des Pères, des Pères latins surtout; et si, pour maintenir la fidèle tradition de cette langue latine , devenue la langue de l'Eglise , les grammairiens , les rhéteurs commentent encore parfois à leurs disciples des passages de Caton , Nævius , Varron, Gracchus, Virgile, Cicéron, Plaute , etc., ce n'est qu'afin de confirmer, sur ces textes épars et mutilés, les règles de la grammaire et les préceptes de la rhétorique.

On le voit, en supposant même qu'il fût possible d'établir qu'au ve siècle et au moyen-âge on se servait exclusivement de textes païens dans l'enseignement de la jeunesse , la mesure et la forme

(1) Cf. Mabillon , cité par M. Landriot, p. 134,

sous lesquelles on était réduit à s'en servir (citations, dictées) étaient loin d'offrir les mêmes inconvéniens que ceux qu'on signale aujourd'hui.

A la Renaissance, l'antiquité est partout accueillie et l'enseignement littéraire se fonde sur les classiques grecs et latins, *propter sermonis elegantiam et proprietatem.* — Que prouvent l'entraînement et l'admiration des lettrés contre les conséquences d'un enseignement qui, en élevant la jeunesse dans le culte des lettres païennes', « les lui fait admirer avant de les juger, et » forme son esprit, sa raison, son goût, sous des impressions » qui heurtent sa foi? (1) »

III.

Certaines assimilations inexactes nous paraissent avoir égaré la critique de M. Landriot. Le sens qu'il donne au mot *litteræ* laisse entrevoir quelque confusion et demande à être éclairci. La valeur des termes *pueritia*, *a pueris*, est, dans son livre, plus d'une fois indéterminée ou exagérée. Les études du Moyen-Age paraissent, dans ses souvenirs, perdre leur caractère, et se moderniser jusqu'à devenir une organisation semblable à notre système actuel. On comprend que les argumens de l'auteur des *Recherches historiques* puissent être singulièrement affaiblis, si les textes qu'il cite n'ont plus la portée qu'il croit, à son point de vue, être en droit de leur assigner.

Une note explicative, destinée à prévenir les objections (p. 181), établit le sens que M. Landriot attache aux mots *litteræ*, *litteris imbuere*, *instruere*, *erudire*. Il entend par ces termes : la culture *des belles-lettres*, *des arts libéraux*, *des sciences profanes*. « En règle générale, toutes les fois que *litteræ* est seul, il signifie *littérature profane*. C'est le sens que lui donnent les auteurs du siècle d'Auguste et des siècles suivans, les Pères de l'Eglise et les écrivains du Moyen-Age. » (p. 182.) Même valeur, même sens pour *Artes liberales*, *disciplinæ liberales*, *studia liberalia*.

(1) Laurentie, *de l'Etude et de l'enseignement des Lettres*, 2e édit, p. 458.

Il est bien entendu qu'au siècle d'Auguste, le mot *litteræ* ne pouvait se dire que des lettres profanes. Mais nous réclamons contre la signification que tend presque toujours à lui donner M. Landriot, qui voit les *belles-lettres* dans ce mot, partout où il apparaît dans les biographies dont ses patientes recherches nous permettent d'interroger les renseignemens historiques. Parce que Cicéron a écrit : *Deditus litteris a pueritia* ; Pline : *Initiatus litteris* ; Quintilien : *Instituere litteris ;* est-ce à dire que ces mêmes expressions, employées la plupart du temps par des écrivains de la Renaissance dans la biographie de saints du Moyen-Age, attestent l'existence, à cette époque, d'un enseignement *profane* et l'étude des *classiques païens*, précisément comme on l'entend aujourd'hui?

Un certain effort d'imagination est nécessaire pour faire pénétrer le sens de *belles-lettres*, de *littérature profane*, dans la plupart des citations de M. Landriot. De petits enfans *à peine sevrés*, abordant l'étude des belles-lettres, déroutent un peu l'esprit. L'*érudition*, le *savoir*, comme on peut l'entendre dans une foule d'expressions de Cicéron (1), ne sauraient s'appliquer aux extraits que nous allons reproduire; et si l'*éloquence* et la *poésie*, domaine de la littérature, devaient se retrouver peut-être dans quelques-uns (2), à quel autre sens recourir dans tous les autres, sinon à celui d'*études de grammaire*, afin de rester dans l'interprétation seule possible et vraie? Cicéron désigne par *litteræ* la grammaire. Quintilien confirme cette signification : *Grammatice*

(1) *Erant in eo plurimæ litteræ, nec eæ vulgares, sed interiores quædam et reconditæ* (De clar. orat., 189, A.); — *qui interiores litteras scrutantur* (De nat. Deor., 67, B.); — *L. Tarutius in primis chaldaïcis litteris eruditus* (De Div., 128, B.); — *Meæ litteræ nomini romano aliquid laudis afferunt* (I. A., 164, A.); — *Homo non hebes et communium litterarum expers* (De Orat., 115, A.); — *Erat in Cæsare ingenium, ratio, memoria, litteratura, cogitatio* (I. A., 182, A.).

(2) Par exemple, dans le *philosophiæ artibus* de la vie de S. Loup (p. 20), le *cura musarum* de S. Sidoine Apollinaire (p. 14), le *litteris erudiri* de la vie de S. Gislein (p. 57).

quam, in latinum transferentes, LITTERATURAM *vocaverunt*. Les grammairiens, d'après Suétone (*de Ill. Gramm.* IV), s'appelaient *litteratores* (1). Adopter ce sens pour le mot *litteræ* est le seul moyen d'interpréter, d'une manière raisonnable, les passages suivans ; c'est leur ôter ce qu'il y aurait, sans cela, d'extraordinaire et de forcé. Car alors nous en sommes aux *principes généraux de l'art de parler et d'écrire*, qui ouvrent dans Quintilien, par exemple, la série des études de l'orateur (2).

— « A Imola, Cassien donnait *des leçons de* LITTÉRATURE *aux enfans*. Il apprenait même à ses élèves la sténographie. » (p. 25.)

Præfuerat studiis puerilibus, et grege multo
Septus, magister *litterarum* sederat...
PRUDENT. Hymn. IX, v. 21.

— « S. Jean Calybite étudia, dès sa première enfance, les lettres humaines : à l'âge de 12 ans, il connaissait déjà très-bien les rhéteurs et les philosophes (p. 19). » *Quum primas* ERUDITIONIS LITTERAS *didicisset, ad rhetoricos et philosophicos libros cognoscendos se traduxit. Quum vero* XII *annum ageret, et omnia fere perfecte didicisset... neque horam unam a libris discedebat; ita ut gram-*

(1) *Grammatici initio duntaxat primas litteras docuerunt, mox assumpserunt bene loquendi et scribendi scientiam, demum poetarum et historicorum enarrationem occuparunt.* Turneb.

(2) En voici l'énoncé : *De litteris et earum potestate, et orationis partibus. Declinare in primis nomina et verba scire oportet pueros, et genera nosse et casus. Tum de verbis et verborum appellationibus. De virtutibus et vitiis orationis*, etc. (I. ch. IV, V.) *De Orthographia, de lectione pueri* (ch. VII, VIII). *Quæ primordia sint dicendi : Æsopi fabellas narrare sermone puro, eamdem gracilitatem stylo exigere ; versus primo solvere, mox mutatis verbis interpretari ; tum paraphrasi audacius vertere, qua breviare quædam et exornare, salvo modo poetæ sensu, permittitur. Sententiæ quoque, et Chriæ, et Ethologiæ, subjectis dictorum rationibus, apud Grammaticos scribantur* (ch. IX.). *De prima pronuntiationis et gestus institutione* (ch XI). *Geometriæ et Musicæ impendat* (ch. XII).

matici homines adolescentuli perseverantiam obstupescerent. » (Surius, 15 janvier).

— « S. Loup s'occupa d'*études littéraires* et de tous les arts libéraux (p. 20). » *Hic puer... in septiformis* PHILOSOPHIÆ ARTIBUS *sic excellebat*... (Bolland, 29 juillet, p. 72.)

— « S. Germain fut instruit dans les *sciences profanes* (p. 20). » *Ab ipsis infantiæ rudimentis*, STUDIIS LIBERALIBUS *institutus* (Bollandistes).

— « S. Sidoine Apollinaire s'appliqua de bonne heure à l'*étude des lettres humaines*. LIBERALIUM ARTIUM USUS MAGISTRIS (Sirmond). Il nous apprend lui-même que, *dès son bas âge*, il s'occupa des *belles-lettres*. » *Mihi semper a puero* CURA MUSARUM (p. 14).

— « S. Colomban consacra la force de son intelligence à l'étude des *belles-lettres*, à peine sorti des premières années de l'enfance (p. 44). » *In pueritiæ ætate pubescens, liberalium litterarum doctrinis et grammaticorum studiis dare operam cœpit.* (Act. SS. Bened.)

— « S. Eutychius s'adonna, dès l'âge le plus tendre, *aux études littéraires* (p. 45). » *Didicit in prima ætatula litteras*. (Boll. et Surius, 6 avril.)

— « S. Austregile, archevêque de Bourges, s'adonna, dès son enfance, à l'étude des *belles-lettres* (p. 55). » *In pueritia litteris discendis admotus est.* (Surius, 20 mai.)

— « Aussitôt que S. Loup fut SEVRÉ, ses parens lui firent commencer ses *études littéraires* (p. 56). » *Lactis pabulo enutritum, erudiendum tradiderunt studiis litterarum* (Bolland).

— « S. Giselein, abbé, étudia, dans son enfance, les *belles-lettres* à Athènes (p. 57). » *Adhuc pueri pietate permoti parentes operæ pretium sibi facturi videbantur, si eum Athenis curarent accurate litteris erudiri. Porro disciplinis liberalium artium perfecte institutus....* (Surius, 9 octobre.)

— « S. Aldhem, évêque de Sherburn, en Angleterre, encore *petit enfant*, étudia les lettres grecques et latines sous Adrien, abbé de S. Augustin. Il savait le grec comme un habitant d'Athènes, et personne, depuis Virgile, ne connut mieux que lui la

propriété du discours (p. 60). » *Ibi* PUSIO *græcis et latinis* ERUDITUS LITTERIS, *brevi mirandus ipsis enituit magistris* (ap. Mabill. Act. SS. t. 5). *Quasi græcus natione, scriptis et verbis* PRONUNTIABAT... *Etiam* PROPRIETATES PARTIUM *aliquis eo melius nequaquam usus est post Virgilium.* (Migne, *Patr.* t. 89, p. 66.) — « S. Lul, archevêque de Mayence, dès ses premières années, fut instruit dans la religion et les lettres (p. 72). » *A primis annis Christum cum litteris imbibit.* (Surius, 16 octobre.)

Nous craindrions de fatiguer nos lecteurs en continuant de citer. D'ailleurs, nous rencontrerions la même signification attribuée par M. Landriot aux mots *litteræ*, *disciplinæ*, *liberales doctrinæ*, dans les passages qui se présenteraient à notre choix (1); tandis qu'en laissant à ces mots leur véritable sens, indiqué d'ailleurs par le contexte, on comprend très-bien que S. Cassien ait pu, comme plus tard Gerson, s'entourer de jeunes enfans, et descendre jusqu'à leur épeler les premiers élémens de la langue latine (*magister litterarum*), sans devancer le temps, sans faire *des humanités* avec son petit auditoire; que S. Jean Calybite traverse cette préparation laborieuse de l'enfance (*eruditionis litteras*), et aborde la rhétorique et la philosophie à l'âge convenable; que S. Loup, dans cette modeste philosophie du langage, s'initie à la dialectique et à la logique, dans lesquelles il va bientôt exceller; que S. Germain débute très-jeune dans cette introduction aux connaissances encyclopédiques de l'enseignement (*studiis liberalibus*); que S. Sidoine, instruit par ses premiers maîtres, s'affectionne à la poésie (*cura Musarum*); que S. Colomban parcoure aussi les degrés initiateurs de la science usuelle (*litterarum doctrinis et grammaticorum studiis*); que S. Eutychius, S. Austregile, attendent à peine la fin de la première enfance pour apprendre les règles de l'art de bien dire (*in prima ætatula litteras didicit*;

(1) Nous renvoyons particulièrement au ch. IX (p. 167, 168, 169, 170, 171) où s'échelonnent, par masses compactes, les *humanis litteris eruditus*, *optimis litteris*, *humanioribus*, *bonis*, *amænioribus*, *liberalibus*, etc.

litteris discendis admotus) ; que S. Giselein, qui annonce de bonne heure un religieux distingué par la vivacité de son esprit comme par l'ardeur de sa piété, encourage les sacrifices de ses parens, et prélude très-jeune aux exercices d'une éducation précoce (*disciplinis liberalium artium*) ; que S. Aldhem, petit enfant, soit presque un grammairien consommé ; que la lecture grecque et latine lui soit familière ; qu'il parle couramment son vocabulaire élémentaire (*pronuntiabat*) ; que toutes les parties du discours soient excellemment possédées par lui (*proprietates partium*).

Ramenée à cette proportion, la *littérature* de ces jeunes lettrés est très-concevable. Ils n'en sont qu'aux plus simples acquisitions des notions les plus sommaires. Les grammairiens, nous le savons, n'étaient plus seulement les *litteratores* de Suétone ou de Quintilien : ils étaient devenus des *philologues*. Ils lisaient dans les écoles publiques et interprétaient les historiens, surtout les poètes. « Ils suppléaient, par la publicité de leurs lectures, à l'insuffisance des manuscrits ; ils maintenaient la pureté des textes, compromise par les copistes ; ils défendaient chaque vers contre l'oubli, chaque page contre l'interpolation. Ils avaient ensuite à dégager le sens des passages difficiles, et de tous ceux auxquels ils aimaient à prêter une obscurité mystérieuse. La poésie, pour eux, embrassait la théologie, le droit sacré, les commencemens de l'histoire, les lois de la nature. Ils trouvaient dans l'Iliade et l'Enéide toute la physique et toute la morale (1)... » Mais, auprès de l'enfance, dont nous nous occupons, était-ce là l'enseignement de la grammaire ? Ne restait-il pas tel que nous le voyons dans Quintilien, tel qu'il subsiste encore dans Martianus Capella, Cassiodore, Boèce, Alcuin, Bède, etc. ? Etait-ce tout le savant appareil d'interprétation des Donat, des Charisius, des Priscien, des Macrobe, des Servius ? Sans doute, quelques auteurs étaient cités, expliqués dans les *énarrations* et *explanations* qui servaient de commentaires, d'applications aux règles, à la théorie, aux

(1) Ozanam, *Les Germains avant le christianisme*, ch. VI, p. 304, 305.

principes ; mais ces commentaires, ces citations, ne sauraient s'assimiler aux *explications* de nos classes de grammaire ; ce n'était pas là certainement mettre les classiques païens entre les mains de la jeunesse.

Entendons-nous, d'ailleurs, sur les limites de cet âge. Censorinus (*de Die natali*, 14), nous le précise clairement : *Veteribus adolescentes ab anno* XV *adusque* XXX *appellantur.*

Ainsi Tite-Live (II, 3) *Tarquinios adolescentes appellat qui jam mariti erant* ; —César (II, de Bell. civ. 38) *Curioni, tribuno plebis, adolescentiam tribuit.*

Quant à *juventus*, *juvenis*, c'est l'âge qui suit l'adolescence, et les jurisconsultes romains appellent ainsi ceux qui *incipiunt inter seniores numerari.* La période de l'enfance court donc jusqu'à quinze ans. Dans nos colléges, nous sommes déjà *humanistes* à cet âge.

En était-il de même à Rome ? Cet enseignement s'adressait à des adultes. « Les anciens, dit très-bien M. l'abbé Lalanne (1), reculaient beaucoup plus que nous les limites de l'adolescence. S. Jérome, parlant de lui-même, écrit qu'il avait appris la langue hébraïque, n'étant encore qu'un jeune adolescent (*adolescentulus*). Or, il avait alors 32 ou 33 ans. » —S. Basile et S. Chrysostome étaient adolescens, lorsqu'ils suivirent les leçons de Libanius ; S. Grégoire de Nazianze était encore plus âgé qu'eux (ἔφηβος δὲ γενομένος, *quum ætate adolevisset*), lorsqu'il fut envoyé à Césarée d'abord, puis à Alexandrie, ensuite à Athènes. Tous, enfin, avaient atteint cette période importante de la vie, où, en Grèce et à Rome, l'éducation s'achevait par un enseignement que nous nommerions aujourd'hui un enseignement supérieur. « Elle prenait alors un caractère décisif. L'adolescent commençait à vivre d'une vie intellectuelle et morale, en adoptant à l'école de la philosophie les principes qui allaient désormais diriger sa raison et sa conscience (2). »

(1) *Influence des Pères de l'Eglise sur l'Education publique*, p. 15.

(2) L'abbé Lalanne, *Influence des Pères de l'Eglise*, etc

Si les mots *enfance* et *jeunesse*, dans les textes présentés par M. Landriot, doivent être compris comme l'indiquent les passages de Censorinus, de Tite-Live, de César, ces textes ne prouvent plus ce qu'on veut leur faire prouver. Il faut oublier tout-à-fait l'âge qu'ont nos *jeunes* écoliers de collége, dans nos classes de grammaire, quand on parle des Romains et lorsqu'il s'agit des derniers temps de l'Empire, des premiers siècles chrétiens, du moyen-âge. Les textes où M. Landriot appelle notre attention sur des débuts LITTÉRAIRES de *cinq*, de *sept* ans, *ab ipsis incunabulis*, *a pueritia*, *a lactis pabulo*, *a rudimentis infantiæ*, n'impliquent rien de contraire à nos explications, et ne les rendent, nous le pensons du moins, que plus naturelles, et par cela même plus vraies. Faute de se fixer sur ces limites d'âge, sur l'extension des études grammaticales de l'enfance, sur l'ordre traditionnel de cet enseignement, sur la facilité ou plutôt la difficulté de le communiquer, on risque de s'égarer dans des affirmations excessives ; et, pour vouloir contester que, « pendant toute la durée du moyen-âge, l'éducation ait été exclusivement chrétienne (1), » on est rejeté bientôt dans des propositions non moins absolues.

IV.

Les matériaux réunis par M. l'abbé Landriot, en vue d'éclaircir la question encore assez obscure des écoles du Christianisme, offrent des documens d'un intérêt soutenu. Jointes aux recherches de D. Pitra, dans sa *Vie de S. Léger*, et à celles de M. Ozanam, dans ses études sur *les Germains avant le Christianisme* et dans son beau travail sur *la Civilisation chrétienne chez les Francs*, elles contribueront à mettre en évidence l'action bienfaisante de l'Eglise au sein des nations européennes.

Nous devons toutefois signaler, dans ces *Recherches*, quelques erreurs échappées à l'attention diligente de l'auteur et des rapprochemens qui semblent fausser ses investigations. M. Landriot nous paraît trop préoccupé de trouver, dans les premiers siècles de l'Eglise, un système d'enseignement pareil à celui qui se pra-

(1) L'abbé Gaume, *Ver rongeur*, p. 23.

tique depuis la Renaissance. Nous avons encore à contester certaines conclusions, dont il veut se prévaloir pour réfuter le *Ver rongeur* et défendre les lettres païennes.

M. l'abbé Landriot cite les écoles de S. Pantène, de S. Clément d'Alexandrie, d'Origène, d'Ammone, de S. Anatole. Il insiste, au sujet du philosophe Ammone, sur cet éloge que lui donne Baronius : « L'expérience a prouvé que *ces écoles étaient comme une introduction à la foi chrétienne*. Il est donc permis, avec de pieuses précautions, de teindre l'âme des chrétiens avec la couleur des sciences extérieures, et surtout de la doctrine platonicienne. C'est ainsi qu'Ammone *a agi pieusement et sagement* ; c'est ainsi que d'autres professeurs, *avec l'inspiration du ciel*, ont ouvert de semblables écoles, *à la grande gloire de J.-C.* et de son Eglise » (p. 5).

Au soin que prend M. l'abbé Landriot de souligner certaines expressions de Baronius, nous comprenons qu'il veut, dès le commencement de son livre, nous recommander cet enseignement *païen*. La recommandation n'est peut-être pas sans quelque imprudence ; car la critique a élevé des doutes sur la persévérance du disciple d'Athénagoras ; et il semble résulter du témoignage de Porphyre, cité par Eusèbe, que l'école d'Ammonius Saccas (ou Ammone) fut une école de philosophie pure. « C'est ce que prouvent, ajoute M. l'abbé Lalanne, l'esprit et les tendances bien connues de l'école communément appelée néo-platonicienne, dont il fut le vrai fondateur. Seulement, élevé dans le Christianisme, instruit de ses dogmes, Ammonius, les ayant examinés à la lumière de la raison, y avait aperçu de la vérité. Il ne les combattait pas, et en cela, comme dit Bayle, il se conciliait les chrétiens ; mais il ne les imposait pas comme une révélation divine ; il n'y avait point foi de par l'autorité de Dieu, et en cela il enseignait en philosophe... Aux leçons de cet éclectisme,... Plotin devenait plus incrédule, Origène plus chrétien ; mais avec des hardiesses philosophiques dans l'interprétation, soit de l'histoire, soit du dogme (1). »

(1) *Influence des Pères sur l'éducation publique*, p. 21.

Quoi qu'il en soit, il n'est question ici que d'une école de philosophie, comme celles de S. Justin à Rome, d'Aristide à Athènes, d'Athénagoras à Alexandrie, où l'élément théologique domine le principe philosophique, et dont le modèle avait été la célèbre école chrétienne, que S. Jérôme fait remonter jusqu'à S. Marc l'Evangéliste, et sur laquelle S. Clément et Origène jetèrent tant d'éclat.

Cet enseignement n'était pas destiné à l'enfance. Constatons aussi qu'il s'adressait plus encore aux païens qu'aux chrétiens, qui devaient préférer à la didascalie des *docteurs ecclésiastiques* ces *catéchèses* où l'on exposait le dogme et les mystères, et que M. le docteur Récamier rappelait dernièrement à M. Vacherot, pour confondre ses maladroites théories sur l'invention des dogmes chrétiens. Souvenons-nous également des paroles de Tertullien, lorsqu'il s'élève contre cette étude des philosophies anciennes. « Qu'y a-t-il de commun entre Athènes et Jérusalem, entre l'Académie et l'Eglise, entre les sectaires de l'erreur et les disciples du Christ? Notre portique, à nous, c'est celui de Salomon. Laissez se tirer de là ceux qui ont voulu faire le Christianisme platonicien ou stoïcien, ou péripatéticien. Quant à nous, après avoir entendu le Christ, notre curiosité est satisfaite, et l'Evangile a mis fin à nos perquisitions. Nous *croyons*, et nous ne voulons rien autre chose que *croire* (1). » Tatien, S. Irénée, S. Epiphane, se tiennent en égale méfiance à l'égard de ces études philosophiques ; et la réaction devient générale dans l'Eglise. Elle fut justifiée par cette étrange déviation de l'école d'Ammonius qui, chrétienne à son point de départ, retourna presque aussitôt en arrière, et se montra bientôt l'adversaire redoutable du Christianisme. D'ailleurs, les dangers que les sectaires gnostiques avaient fait courir à la foi naissante, venaient de montrer à nu l'écueil des études philosophiques païennes, et nous expliquent l'anathème lancé par le pape Damase contre un prêtre qui portait le manteau de philosophe : « Un homme qui se produit sous un costume cher aux

(1) Tert. *Præscript.* p. 223. A. B. ed. Rigalt., cité par l'abbé Lalanne.

païens ne peut jamais être appelé disciple du Christ. Il est impossible, en effet, que celui qui désire plaire aux Gentils participe à notre foi et l'ait conservée dans son intégrité (1). »

Deux faits ressortent de la tentative essayée par l'école d'Alexandrie : le but que se proposaient les chrétiens en usant du paganisme, et la réaction que ce philosophisme, moitié païen, moitié chrétien, ne tarda pas à provoquer. Les chrétiens sont versés dans les livres des païens et dans les sciences profanes; mais ils les emploient uniquement comme un moyen de défense contre le judaïsme ou le polythéisme, afin de les combattre par leurs propres armes. C'est ainsi qu'ils font intervenir l'histoire dans leur controverse : « c'est dans cette vue que Jules l'Africain compose cette célèbre *Chronologie* dont Eusèbe a pris la sienne; c'est dans ce dessein que le même Eusèbe publie sa *Préparation évangélique* et S. Clément d'Alexandrie son *Avis aux Gentils* (2). » Il ne faudrait pas prendre une tactique de guerre et, pour ainsi dire, une manœuvre stratégique habilement combinée, pour un vain enthousiasme de la philosophie profane. Le résultat de cet enseignement, qui s'était fait énergiquement agressif, fut le triomphe du Christianisme par le mépris profond dans lequel tomba le philosophisme païen. S. Augustin en témoigne hautement, quand il nous déclare que, de son temps, on n'entendait plus les philosophes discourir dans les gymnases; que les rhéteurs, en exposant leurs systèmes, n'enseignaient et n'expliquaient plus les livres païens, et que personne n'osait plus attaquer la Vérité sous le nom de stoïcien ou d'épicurien; pour être écouté, il fallait se couvrir du nom de chrétien ou se rattacher à quelque secte d'hérétiques (3).

La discussion engagée par M. l'abbé Landriot, soit à propos du livre de S. Basile, sur la lecture des auteurs profanes, soit principalement au sujet des réclamations éloquentes de S. Gré-

(1) *Epist.* XIII.
(2) Fleury, *Du choix et de la méth. des Etudes*, ch. IV, p. 20.
(3) *Epist. ad Dioscorum.*

goire de Nazianze contre l'édit de Julien, ne prouve pas davantage le *culte* de la littérature ancienne. Ainsi que nous l'avons déjà fait observer, il était on ne peut plus simple que les chrétiens étudiassent le grec et le latin, leurs langues naturelles, dans les littératures grecque et latine. Mais lorsque S. Basile, s'adressant à des *jeunes gens* (πρὸς τοὺς νέους, *adolescentes*, jeunes gens de 17, 20, 25 et au-delà), s'applique à leur démontrer que l'étude des lettres profanes n'est pas sans utilité pour leurs âmes; lorsqu'il leur propose des vérités morales éparses dans les poètes et dans les philosophes, et les beaux traits d'histoire, comme une introduction à la pure morale de Jésus-Christ; quand il leur indique les moyens de prendre avantage de l'absurdité des fables et de l'impiété de la théologie païennes, pour ridiculiser l'idolâtrie ou se préserver des séductions d'un sensualisme dangereux; est-ce donc une apologie des lettres profanes ou des *classiques païens* que compose l'illustre évêque? Aspire-t-il à former des lettrés, d'élégans parleurs, à leur transmettre les traditions d'une belle grécité? Vient-il plaider pour le rhéteur Libanius qui, sensible seulement aux choses de l'art, aux grâces exquises de la *langue des dieux*, s'endort niaisement au bruit harmonieux des périodes attiques, alors que le Verbe de Dieu retentit autour de lui, et renouvelle le vieux monde? S. Grégoire de Nazianze « souhaite que tous ceux qui aiment et cultivent les sciences, prennent part à son indignation contre Julien. Il confesse ouvertement les tendances de son âme et ses goûts de prédilection. J'ai laissé, s'écrie-t-il, j'ai laissé à d'autres la fortune, l'illustration de la naissance, la gloire, les dignités, et tous ces biens imaginaires qui flattent la vanité et l'ambition des hommes. Je n'ai d'ardeur que pour les sciences et les lettres... Il est nécessaire que je prenne le parti de la science, et il est de toute justice que je me serve de mon éloquence pour défendre les lettres. (1) » Or, ces éloquentes protestations que l'on répétait, il y a quelques années, aux Juliens modernes qui voulaient confisquer l'ensei-

(1) Cité par M. l'abbé Landriot, p. 28.

gnement ; cette courageuse flétrissure d'un sophiste persécuteur, ne tendaient-elles qu'à réclamer le droit et la liberté d'enseigner Homère et Virgile, Démosthènes et Cicéron ; de former la jeunesse à la pureté du langage, à l'élégance et à la propriété du discours ? Serait-ce, en effet, calomnier S. Grégoire que de lui supposer une vue plus élevée, une pensée plus grande ? Quoi ! il ne songeait véritablement qu'à rendre hommage aux beautés littéraires de ces poètes « qui ne respiraient que l'idolâtrie et la débauche » (1), et que Platon et Quintilien eux-mêmes voulaient éloigner des yeux de la jeunesse, comme remplis de mensonges funestes ! Il ne se piquait que du reproche d'ignorance jeté à la face des chrétiens par l'Apostat, et s'en disculpait en se déclarant bien haut l'admirateur des écrivains profanes, dont il allait mépriser bientôt, auprès d'Eudoxius, et le *clinquant frivole* et le *sel affadi* (2) !

Ne rapetissons pas à ces vanités, à ce néant, une lutte vraiment sublime contre la persécution de Julien. Si S. Augustin la mit au rang de celles que Néron et les Césars romains avaient suscitée contre l'Eglise, si les professeurs chrétiens que frappaient l'édit de l'empereur philosophe aimèrent mieux descendre de leur chaire que de renier leur foi ; si Marius Victorinus « préféra déserter son école plutôt que de renoncer au Verbe de Dieu, qui sait donner de l'éloquence à la langue des enfans » (3), c'est que l'Eglise se voyait enlever, par le fait, *le droit commun de parler et d'enseigner*, comme le proclame S. Ambroise demandant à Valentinien la révocation de l'édit de proscription ; non pas le droit de parler les langues des poètes et des orateurs de Rome et d'Athènes ou d'enseigner la littérature profane et la culture du beau antique, mais le droit, mais la liberté d'attaquer l'incrédulité païenne ou l'hérésie sectaire ; — les philosophes, parce qu'ils méprisaient toute religion en général et niaient la révélation, les miracles, les

(1) Tertull., *Idol.* x.
(2) *Epist.* xii, édit. Caillau, t. ii, p. 13.
(3) S. Aug. *Confess.* viii, 5, cité par M. Landriot.

prophéties, le fondement de la divinité de J.-C., s'efforçant d'appuyer l'idolâtrie par des allégories, des mythes et les secrets de la magie (1) ; parce que leur morale, remplie d'erreurs, reposant sur l'orgueil, affirmait que l'homme peut se rendre bon lui-même, et sans le secours de Dieu ; — les hérétiques, parce que la philosophie païenne les engendrait du sein de ses ruines ; parce que les Ariens envahissaient l'Eglise, s'emparaient de l'enseignement, et se glissaient jusque dans le sanctuaire.

V.

Nous devons borner des observations déjà beaucoup trop étendues. Aussi bien le point de départ de M. Landriot, dans ses *Recherches sur les écoles littéraires du Christianisme*, laisse prévoir les inexactitudes d'appréciation qui lui feront défigurer les études du Moyen-Age et leur prêter un physionomie toute moderne. Poser en principe que l'Eglise a constamment poursuivi le dessein de « *fonder un enseignement public sur les auteurs païens* » (p. 23) et rétrécir ainsi l'horizon des études, du XIe au XIVe siècle, sans tenir compte des tendances si fortement caractérisées de la Scholastique, c'est inévitablement s'engager dans des interprétations forcées, et s'exposer à de perpétuelles méprises. Qu'il y ait eu, dans Alcuin, par exemple, ainsi que le dit M. Guizot, « le moine, le diacre de l'Eglise, et en même temps un érudit, un lettré classique ; qu'en lui commence l'alliance de ces deux élémens dont l'esprit moderne a si longtemps porté l'incohérente empreinte, l'antiquité et l'Eglise, l'admiration, le goût, le regret de la littérature païenne et la sincérité de la foi chrétienne » (2) ; qu'avant comme après lui, dans les siècles qui l'ont précédé comme dans ceux qui nous rapprochent de la Renaissance, nous suivions la trace de semblables contrastes, dans les monas-

(1) S. Aug. *Epist.* XXXII.

(2) *Hist. de la civilisation en France*, t. II, leç. XXIIe.

tères, dans les abbayes savantes, chez d'illustres personnages; — les adversaires de M. l'abbé Gaume, préoccupés de découvrir des témoignages favorables à cette longue et persistante « réaction littéraire » (p. 23), proclameront la tradition non interrompue du culte de l'antiquité et l'usage constant des classiques païens. L'argumentation n'est que spécieuse. Rien n'autorise à généraliser ces tendances isolées et à en faire l'esprit de l'Eglise. Charlemagne et Alcuin (pour nous en tenir à ces grands noms, représentans fidèles des progrès intellectuels de leur époque), travaillent sans doute, de tout leur pouvoir, au rétablissement des études. Les capitulaires recommandent aux évêques l'instruction de la jeunesse, et provoquent une remarquable activité des esprits. Mais si Charlemagne et Alcuin corrigent et restituent les manuscrits sacrés ou profanes, la grammaire ou l'orthographe, ce n'est pas uniquement par enthousiasme pour l'antiquité, et les classiques païens. Ils cherchent à restaurer, à ressusciter les lettres latines, c'est-à-dire à prévenir la corruption du latin qui s'oubliait et s'effaçait dans la langue vulgaire et auquel répugnait la langue tudesque des Francs. Ils ont surtout en vue les intérêts de la Foi, le maintien des traditions liturgiques la saine intelligence des Ecritures, la connaissance des Pères, la science des canons; et c'est dans ce sens qu'ils ne cessent d'exhorter les évêques, les abbés, les monastères, à ne pas négliger l'étude des lettres, à en relever la culture par un soin assidu (1). Les curieuses

(1) « Charles, avec l'aide de Dieu, roi des Francs et des Lombards, et patrice des Romains, aux lecteurs religieux soumis à notre domination.... Ayant à cœur que l'état de nos Eglises s'améliore de plus en plus, et voulant relever, par un soin assidu, la culture des lettres qui a presque entièrement péri par l'inertie de nos ancêtres, nous excitons, par notre exemple même, à l'étude des arts libéraux, tous ceux que nous pouvons attirer. Aussi avons-nous déjà, avec le constant secours de Dieu, exactement corrigé les livres de l'ancienne et de la nouvelle alliance, corrompus par l'ignorance des copistes. Nous ne pouvons souffrir que, dans les lectures divines, au milieu des offices sacrés, il se glisse de discordans solécismes, et nous avons dessein de réformer lesdites lectures... Empressé d'obéir à notre altesse, le diacre Paul a relu les

disputes de l'école du palais ne nous rappellent rien de ce congrès des trente grammairiens de l'école de Toulouse, occupés, pendant quatorze jours et quatorze nuits, à débattre si le pronom EGO avait un vocatif, et s'entretenant des *douze latinités*, pas plus que les monastères ou l'enseignement du *Trivium* des écoles parochiales ne sont l'écho des banales déclamations applaudies dans les auditoires du Capitole, au Forum de Trajan. Les sept Arts sont tout autre chose que des *humanités* à la manière de la Renaissance. On ne s'y arrête pas aux commentaires du beau antique : « la science y devient, comme dans les traités d'Alcuin, une éducation des âmes, un noviciat des contemplations éternelles (1). »

Les esprits sérieux n'en étaient plus au culte de la forme antique et se détachaient des vanités d'une civilisation vieillie. Les dédains de S. Ouen pour les gens d'école, les grammairiens et les sophistes avaient été la protestation du bon sens chrétien (2);

traités et les discours des divers Pères catholiques, et, choisissant les meilleurs, il nous a offert, en deux volumes, des lectures pures de fautes. Nous avons examiné le texte de ces volumes avec notre sagacité, et nous les transmettons à votre religion pour les faire lire dans les églises du Christ. (Constit. de Charlem. adressée aux évêques, en 788 ; Bal. t. I, col. 203.) » — « Plusieurs monastères nous ayant, dans ces dernières années, adressé des écrits, dans lesquels on annonçait que les frères priaient pour nous dans les saintes cérémonies et les pieuses oraisons, nous avons remarqué que, dans la plupart de ces écrits, les sentimens étaient bons et les paroles grossièrement incultes. Car, ce qu'une pieuse dévotion inspirait bien au-dedans, une langue malhabile et qu'on avait négligé d'instruire, ne pouvait l'exprimer sans faute. Nous avons dès-lors commencé à craindre que, de même qu'il y avait peu d'habileté à écrire, de même l'intelligence des Saintes Ecritures ne fût beaucoup moindre qu'elle ne devrait être... Nous vous exhortons donc à ne pas négliger l'étude des lettres... pour être en état de pénétrer facilement et sûrement les mystères des Saintes Ecritures... Qu'on choisisse donc pour cette œuvre des hommes qui aient la volonté et la possibilité d'apprendre et l'art d'instruire les autres... » (Bal., t. I, col. 201. — Guizot, *Hist. de la civ. en France*, t. 2, XXII[e] leç.)

(1) Ozanam, *la Civilisation chrét. chez les Francs*, ch. IX, p. 519.

(2) Id., *Ibid.*, p. 468.

et le triomphe de la pensée sur la forme inaugurait une littérature nouvelle au sein de la société, ou plutôt continuait, dans des idiomes nouveaux, cette littérature dont les écrits des Pères avaient été le prélude dans la langue rajeunie de Rome et d'Athènes.

VI.

Le livre de M. l'abbé Landriot pouvait être une belle page de plus de l'histoire de l'Eglise, un témoignage éloquent de sa bienfaisante influence sur la civilisation. Fort de tant de textes, il avait toute facilité pour démontrer, par l'enseignement des monastères et des écoles au moyen-âge, l'action qu'exerça le catholicisme sur l'éducation des sociétés créées par lui en Europe. La seconde période de la lutte soutenue par les cinq premiers siècles se serait développée dans ce grand tableau ; et l'on y aurait vu grandir la résistance que les Pères opposèrent à l'esprit du vieux monde.

Quel magnifique ensemble ! Que d'efforts, que de combats, que de victoires ! D'abord les prédications apostoliques, les Catacombes, l'Amphithéâtre et les martyrs ; puis les catéchèses, les didascalies, les écoles théologiques, Alexandrie, Nisibe, Edesse, Antioche, Césarée, Constantinople, ces leçons publiques où les docteurs chrétiens attaquent de front le rationalisme païen, et, usant avec une sainte liberté des sciences profanes, les approfondissent pour les discuter et les confondre publiquement devant les philosophes. Cependant les fidèles s'abstiennent des livres des païens ; ils les estiment *capables de renverser la foi*, et d'ailleurs *inutiles* (1). Les maisons particulières sont alors des églises (2) où l'enfance se forme avec les pieuses lectures des Ecritures, les Actes des Saints, les entretiens et les exhortations d'un père et d'une mère qui remplacent le prêtre, le docteur ou l'évêque, dont ils répètent les instructions (3). L'adolescence,

(1) *Const. Apostoliques*, I, 6. — Fleury, *Mœurs des chrétiens*, § 4.

(2) S. Jean Chrys. *Hom.* XXXVI *in Ep. ad Cor.*

(3) Fleury, *loc. cit.* — Const. Apost. IV, 10. — S. Bas. *Ep.* LXIV, LXXIII. — S. Greg. Nyss. *Vita S. Macrin.* — 2. Tim. I, 5.

fortifiée par ces féconds enseignemens du foyer domestique, est, dans quelques familles, envoyée aux écoles des rhéteurs illustres ; mais, à l'entrée du IVe siècle , S. Jean Chrysostome , S. Jérôme, S. Augustin et bientôt S. Grégoire de Nazianze, S. Grégoire de Nysse , S. Basile , donnent le signal à la postérité de l'entière désertion du Portique et de l'Académie , et d'Athènes et du Musée (1). Ces beaux génies , après avoir combattu personnellement ce qui pouvait sembler un préjugé chez leurs frères, sentent s'ébranler en eux, par l'expérience de graves inconvéniens , leur tolérance envers une littérature contraire aux tendances du Christianisme. Insensiblement, le chrétien s'élève au dessus du lettré érudit, et les répugnances des pieux et simples fidèles cessent d'apparaître comme des préjugés regrettables et des scrupules timorés. Ces grands docteurs posent la foi comme fondement de l'enseignement ; ils animent la jeunesse à s'élever, par la chasteté, au-dessus de la nature humaine (2), la ravissent à la dissolution païenne. Dans l'asile des communautés religieuses, elle se forme aux mâles et austères vertus (3) ; et, lorsque ces pures générations montreront à la terre le spectacle de leur vie angélique , l'admiration et l'enthousiasme salueront en elles les régénérateurs providentiels de l'humanité (4).

« Cette destruction d'une science vaine, fausse, superstitieuse, » qui égarait la raison et la dégradait, à laquelle les Pères ont » travaillé comme d'un commun accord, d'après les vues d'une » philosophie élevée et pour le salut de l'humanité ; cette défiance » d'une littérature inspirée par le sensualisme, auxiliaire et véhi- » cule des plus dangereuses passions , censurée et prohibée cent

(1) Voir la thèse remarquable de M. l'abbé Lalanne, *Infl. des Pères de l'Eglise sur l'éducation publique , pendant les cinq premiers siècles.* — Paris, Sagnier et Bray , 1850.

(2) S. Grég. de Naz., S. Bas., S. Méthodius, S. Jean Chrysostome, *Hom.* XXI, *in Epist.* II *ad Corinth.*, 6.

(3) S. Basile, Règle, Art. 15 et 55.

(4) S. Jean Chrysostome, *Aux adversaires de la vie cénobitique.*

» fois avant eux par des législateurs et des sages (1), » — le moyen-âge en accepte l'héritage et en perpétue la tradition. L'impulsion communiquée par le IVe et le Ve siècle est suivie par le VIe, le VIIe, le VIIIe, au milieu des impossibles restaurations de la société romaine. Les écoles des monastères adoptent pour soutiens des études, la prière, le silence et la pensée du devoir (2). La tentative des Apollinaires reparaît et s'étend, dans des poésies dont l'inspiration devient de plus en plus étrangère au génie païen. « Les évê-
» ques se détachent de l'antiquité comme d'une lumière incapable
» de conduire les nations, au milieu des périls nouveaux où la Pro-
» vidence les pousse ; ils cherchent, dans les lettres, un moyen
» d'agir, non de servir au plaisir des hommes, mais de les rap-
» peler à leurs devoirs (3). »

Cette pensée se répand dans tous les traités des sciences et des arts que les écoles de France, d'Espagne, d'Angleterre, d'Irlande, d'Italie, enseignent et commentent dans les presbytères, dans les cathédrales, dans les évêchés ; et elle féconde encore les universités, ces grands centres de lumières, dont la Papauté dote et enrichit l'Europe. L'éducation, ainsi conçue et réalisée, « munit
» les jeunes chrétiens de cette force d'âme qui les met en état de
» lutter contre les événemens de la vie, tout en conservant au
» milieu du monde ce feu spirituel qui, au moment de la mort,
» s'enflamme soudain, et, tournant leurs pensées vers l'Eter-
» nel, les remplit de la vive espérance du salut, rayonnant
» pour eux du haut de la croix (4). » On apprend les Psaumes, on s'édifie par les Vies des Saints, on passe par la lecture, le chant, l'écriture, jusqu'à l'étude de la grammaire (5),

(1) L'abbé Lalanne, p. 190.

(2) Ozanam, *la Civ. chrét. chez les Francs*, ch. IX.

(3) Id., *Ibid.* ch. IX, p. 468. — S. Ouen, *Vita S Eligii.*

(4) F. Hurter, *Tableau des Inst. et des mœurs de l'Eglise au Moyen Age*, trad. Cohen, t. II, p. 163.

(5) Le séjour aux écoles se prolongeait souvent pendant fort longtemps. L'abbé Joachim rapporte que, dans la sienne, il s'est occupé, pendant qua-

qui conserve le latin, la langue savante, la langue de la prière et de la doctrine catholique ; plus tard, la dialectique, la rhétorique, la métrique, les mathématiques, la musique, l'astronomie et l'histoire s'ajoutent à l'enseignement, mais se subordonnent au but pratique de la foi, à la vie chrétienne, surtout au progrès des connaissances théologiques.

Après l'éducation préparatoire de la famille, qui imite fidèlement celle des premiers siècles, les jeunes disciples sont, dans ces écoles, l'objet des soins les plus assidus, et les religieux ont autant à cœur leur progrès dans la piété que leur progrès dans la science (1). C'est partout le but de l'enseignement d'arriver à maintenir inaltérables le dogme et la croyance.—Pour cela, l'Ecriture et les Pères ne sont jamais négligés, et l'on ne cesse jamais de les expliquer (2) ; la science humaine ne se sépare jamais de la sagesse divine, et ne sert qu'à en compléter l'intelligence et à la glorifier. Tel est l'esprit du temps. Et, au terme de ces longs travaux de l'Eglise, au XIIIe siècle, nous rejoignons, en quelque sorte, par une extrémité glorieuse, les lointaines didascalies. Ce sont les anneaux d'une même chaîne qui rattachent à ces antiques écoles les célèbres universités scholastiques de Paris, de Bourges et de Toulouse, de Pise, de Ravennes et de Bologne, de Palencia et de Salamanque, de Cambridge et d'Oxford.

A ce magnifique système, à ce large ensemble d'études dont l'exposition se présentait d'elle-même à ses recherches sur les écoles littéraires du Christianisme, M. l'abbé Landriot, entraîné par les préoccupations de sa polémique contre le *Ver rongeur*, a substitué le dessein d'une restauration de l'antiquité, une préparation, un enfantement de la Renaissance, une réaction contre

torze ans, de l'étude de la grammaire. Albert, prévôt de la cathédrale de Magdebourg, était à l'école de Cologne, lorsqu'il fut élu archevêque. (Hurter, t. III, p. 399.)

(1) Hurter, t. I, p. 167.

(2) Id., t. III, p. 426. — Alexandre de Villedieu avait écrit un abrégé du contenu de la Bible en douze cents vers hexamètres, composés dans le but d'en faciliter l'assimilation par la mémoire. (Hurter, t. III, p. 405.)

l'ignorance et la barbarie, une protestation contre la désertion des lettres profanes. Ramener-là tous les efforts de l'enseignement catholique, n'y voir qu'une grande conjuration en faveur de l'antiquité, n'est-ce pas faire un contre-sens historique?

Non, l'esprit de la Renaissance, dans la résurrection du paganisme, n'a pas été l'esprit de l'Eglise. Sans accepter toutes les récriminations faites contre le XVIe siècle, on peut dire qu'une de ses imprudences, sinon sa faute immense, a été, par un funeste enthousiasme de l'art païen et des *immortels mensonges* de la Grèce et de Rome, de livrer l'Europe à l'esprit philosophique, en même temps qu'elle lui faisait adorer l'esprit classique, ce principe de la liberté de penser et ce modèle du beau, que M. Guizot a pu regarder comme le legs précieux de la civilisation romaine à la nôtre (1), mais qui fut par dessus tout, nous ne l'avons que trop constaté par de douloureuses expériences, un principe de désorganisation dans la société catholique.

Quant à se persuader que la suppression du *Selectæ e Profanis* ou des *Métamorphoses d'Ovide* bannirait l'orgueil, le sensualisme, l'ambition, l'amour de l'indépendance, on n'est jamais tombé dans cette niaiserie, et c'est prêter à ses adversaires une ridicule exagération. Seulement, quand nous retirons des classes de grammaire les auteurs profanes, nous croyons pouvoir, toute proportion gardée, leur appliquer les judicieuses protestations de M. Laurentie contre l'usage qui met entre les mains de la jeunesse des fragmens de l'éloquence sophistique de Rousseau, et aussi contre le vague mysticisme du christianisme idéal introduit de nos jours dans certaine poésie. Il y a une même imprévoyance dans ces hommages classiques rendus à de fausses vertus, à une morale remplie d'absurdes et honteuses contradictions, à une religion mêlée de chasteté et de licence; et ces enfans, « que l'on prétend instruire, concevront » bientôt la pensée que tout est sans danger dans des livres où » se trouvent de si séduisantes paroles; ils croiront aisément qu'il

(1) *Hist. de la Civ. en France*, leç. XXXe.

» doit être permis de prendre pour guides des philosophes qui leur » sont, en quelques points, proposés pour modèles, et ainsi, ce » qui devrait être une leçon devient une source d'égarement. — » Pour eux bientôt « le Dieu des chrétiens n'est plus ce Dieu » qui déclare la guerre aux voluptés, dès que les voluptés leur » sont offertes sous l'enchantement des couleurs poétiques. Que » d'illusions ! que de rêves pour les passions ! que de mensonges » pour tous les âges ! On aura réussi peut-être à jeter dans les » âmes une vague pensée de la divinité ; mais cette pensée sera » inféconde, parce qu'elle ne sera pas vraie (1). »

J. MONNIER.

P. S. Nous avons dit franchement notre pensée sur le livre de M. l'abbé Landriot. On sait toutefois que nous ne nous présentons pas pour défendre celui de M. l'abbé Gaume dans toutes ses parties. Dès le premier numéro de la *Revue*, nous avons fait nos réserves sur certaines exagérations du *Ver Rongeur*, et précisé notre dissentiment sur la question pratique. M. Landriot reconnaît lui-même la position que nous avons prise entre les deux thèses extrêmes ; aussi sommes-nous étonné que, dans sa lettre à l'*Univers*, il ait basé sa réplique sur les deux argumens suivans, qu'une simple observation va détruire. « La *Revue de l'Enseignement chrétien*, dit-il, combat une des pensées fondamentales » du *Ver Rongeur*, qui est d'établir les leçons latines sur le texte » de la *Vulgate*. La *Revue* arrive à peu près aux conclusions pratiques de M. Gaume, *mais en partant de principes en un sens » opposés*. Ainsi l'auteur du *Ver Rongeur* se défie de tout ce qui » sent le latin du siècle d'Auguste, et prononce même, sous ce » rapport, une exclusion positive contre certains Pères, qui, » comme S. Paulin de Nole, Prudence, S. Damase, S. Avite, » *sont trop païens pour la forme*. La *Revue de l'Enseignement » chrétien* part, au contraire, de ce principe opposé, que plusieurs

(1) *De l'étude et de l'enseignement des lettres*, p. 385, 458.

» Pères sont au niveau littéraire de *Cornélius Népos*, de *Phèdre*,
» de *Justin*, de *Quinte Curce*, d'*Ovide*, *et que*, *sous le rap-*
» *port de la forme*, *les classiques païens ont les mêmes défauts*
» (*peut-être autant de défauts*) *que les auteurs chrétiens que l'on*
» *propose de leur substituer* (p. 22-24). Donc le point de départ
» est tout-à-fait opposé à celui de M. Gaume. La *Revue* admet,
» dans son programme, précisément les Pères que M. Gaume
» exclut, et elle les admet par les mêmes raisons qui les font ex-
» clure à M. Gaume. — Nous voudrions qu'on s'entendît d'abord
» sur tous ces plans de réforme, et qu'on nous dît bien clairement
» ce que l'on veut faire. »

Nous ne comprenons pas en quoi des divergences de détail entre M. Gaume et nous infirment le *principe* commun que nous cherchons à faire prévaloir, c'est-à-dire la nécessité de soustraire les jeunes enfans de nos classes de grammaire à l'influence que les auteurs païens exercent *moralement* sur eux. Que M. Gaume trouve encore trop de sève païenne dans les écrits de certains Pères où nous ne voyons, de notre côté, que des qualités antiques sans les inconvéniens moraux des écrivains païens, ce n'est là qu'une différence d'appréciation. Elle n'est pas assurément sans importance dans la pratique ; mais elle n'autorise nullement M. Landriot à arguer d'une *opposition de principes*. Si une semblabe argumentation avait réellement quelque valeur, il nous serait trop aisé de la retourner contre nos adversaires, et de leur dire : Comment pouvez-vous penser qu'il soit bon de laisser les classiques païens aux mains de la jeunesse, puisque, parmi vous, les uns veulent les conserver sans mélange, les autres y adjoindre de plus en plus les auteurs chrétiens, et que, même parmi ces derniers, chacun présente un choix différent d'auteurs et d'extraits ? Mais ce serait répéter à M. Landriot ce qu'il nous dit lui-même, et produire un argument aussi faible que le sien.

« Autre point, ajoute-t-il, sur lequel nous demanderions
» encore une explication. On assure d'un côté que le *Selectæ*
» *e profanis* a le grave inconvénient de présenter un code de
» morale trop parfait, et de faire croire aux enfans qu'on peut

« être très-vertueux sans une religion révélée » (*Ver Rongeur*, » p. 143, 145). Et de l'autre, on affirme, d'une manière absolue, « que la morale des païens n'est qu'un amas de vains mots, quand « elle n'est pas la source de tout vice (*Revue*» *de l'Enseign.* » *chrét.*, p. 10). A laquelle de ces deux assertions faut-il répon- « dre? Elles nous paraissent un tant soit peu contradictoires.... »

M. l'abbé Gaume parle du *Selectæ e profanis*, nous parlons de la morale païenne en général ; la contradiction n'est donc que dans le rapprochement arbitraire de ces deux passages, comme s'ils se rapportaient à un même sujet. M. Gaume a pu dire ce qu'il a dit en parlant d'un *choix* où ne figureraient que des maximes empruntées par les païens aux traditions primitives ; s'ensuit-il que nous ayons eu tort de condamner la morale proprement païenne qui, *dans tous les classiques*, vient défigurer ces maximes? L'argument de M. Gaume et celui que l'on cite de nous sont d'un ordre différent ; mais, loin de se contredire, il se fortifient l'un l'autre, et peuvent former ce dilemme en faveur de notre thèse : — Ou vous prendrez des auteurs païens ce qui n'est pas d'eux, ce qu'ils ont reçu des pures traditions morales, et alors, comme l'établit très-bien M. Gaume, vous tomberez dans le grave inconvénient d'offrir à la jeunesse, sous le nom de paganisme, un code de morale *trop parfait*, et de lui faire croire qu'il y a moyen d'être très-vertueux en se passant de la religion révélée ; ou bien vous lui donnerez, conformément à l'usage, des auteurs païens, *choisis* sans doute, mais conservant leur physionomie propre, et alors vous la pénétrerez, comme nous l'affirmons encore, d'une morale « qui n'est qu'un amas de vains mots, quand elle n'est pas » la source de tout vice ; ne justifie-t-elle pas tout ce que la mo- » rale chrétienne réprouve? L'orgueil, l'intérêt, le plaisir, voilà » le triple et constant mobile des actions chez les païens. Est-ce » là *le point de départ* que vous voulez donner au développement » moral de vos enfans! »

S. JEAN CHRYSOSTOME ET DÉMOSTHÈNES.

Un des plus grands obstacles à l'abolition de l'enseignement païen dans les colléges et à la réhabilitation des auteurs chrétiens dans les études littéraires, c'est ce préjugé, généralement répandu, que les œuvres des Pères et des grands écrivains de l'Eglise ne pourraient dignement soutenir le parallèle avec les chefs-d'œuvre de Rome et d'Athènes. Il faut donc combattre sans relâche un préjugé si faux et si funeste; il faut s'attacher à montrer que les œuvres des grands écrivains du Christianisme, qui, de l'aveu de tout homme de bonne foi, l'emportent de beaucoup pour le fond des idées et des sentimens, peuvent encore, le plus souvent, soutenir la comparaison avec les auteurs païens les plus célèbres, pour la beauté du style et des formes littéraires. Prenons pour exemple Démosthènes et S. Jean Chrysostome.

Démosthènes a été surnommé avec raison le *Prince des Orateurs*. — « Il ne cherche point le beau, dit Fénelon; il le fait sans » y penser; il est au-dessus de l'admiration. Il se sert de la parole, » comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il » tonne, il foudroie; c'est un torrent qui entraîne tout. On ne peut » le critiquer, parce qu'on est saisi; on pense aux choses qu'il dit » et non à ses paroles; on le perd de vue, on n'est occupé que de » Philippe qui envahit tout. » Aussi ses harangues sont-elles restées comme d'immortels monumens de l'éloquence humaine.

Cependant, à côté de l'orateur athénien, Chrysostome peut, sous plusieurs rapports, soutenir la comparaison, et sous d'autres,

obtenir la prééminence. Et d'abord, tout le monde conviendra qu'aucune des grandes qualités qui font l'homme vraiment éloquent n'a manqué à l'orateur chrétien : une vaste intelligence, agrandie par une longue étude des modèles, et surtout par une méditation assidue des Livres Saints et des vérités divines ; une profonde connaissance du cœur humain ; un tact parfait pour saisir ce qui convient aux circonstances ; un jugement sûr et lumineux, qui ne se laisse jamais égarer par le sophisme, jamais séduire par la passion ; une exquise sensibilité d'âme, si féconde en mouvemens pathétiques, en émotions tendres ou sublimes ; une imagination riche et brillante, qui sème à propos les images, les comparaisons, les peintures les plus propres à faire pénétrer la vérité dans les esprits sous des formes sensibles et attrayantes ; tout se réunit pour donner à la parole du *Prince des Orateurs chrétiens* une force, une puissance irrésistible et jusqu'alors inconnue.

On vante, et sans doute avec raison, les triomphes que remporta l'éloquence de Démosthènes ; mais que sont-ils, ces triomphes, comparés à ceux dont s'honore l'éloquence de Chrysostome? L'orateur athénien atteignit quelquefois son but ; il réveilla le courage endormi de ses concitoyens, et les tira un instant de leur funeste indolence ; mais ce ne fut qu'un succès éphémère ; il ne changea point les Athéniens, il les laissa tels qu'ils étaient au début de sa carrière, et il n'eut pas même la gloire de retarder la décadence et l'asservissement de sa patrie.

Il en fut bien autrement de Chrysostome. En arrivant à Antioche, il avait trouvé une ville dissolue, aimant passionnément les jeux et les spectacles, livrée à tous les désordres et à tous les vices; et lorsqu'il la quitta pour aller occuper le siége de Constantinople, elle était complètement changée, et offrait le spectacle d'une ville vraiment chrétienne.

Or, changer tout un peuple, le transformer en un peuple nouveau, régénérer les caractères dégradés par le vice, faire fleurir des mœurs pures là où la débauche avait régné sans frein, réduire les passions les plus violentes au joug du devoir, et les

soumettre à l'empire de la vertu, voilà le plus beau, le plus glorieux triomphe ; c'est là une œuvre vraiment divine. Et ce fut l'œuvre de Chrysostome à Antioche.

Le patriotisme de Démosthènes a mérité les éloges de la postérité ; ses discours, en effet, semblent respirer l'amour ardent de son pays ; on dirait qu'il ne voit, qu'il ne cherche que l'intérêt, l'honneur, la liberté d'Athènes et de la Grèce entière. Pourtant, on a pu mettre en doute la sincérité de ce patriotisme, et c'est un problème historique que de savoir si cet orateur célèbre fut, dans la réalité, autre chose qu'un sophiste ambitieux qui avait choisi, bien plus dans l'intérêt de sa gloire que dans celui de sa patrie, le rôle le plus propre à faire briller son talent et à lui procurer une éclatante renommée. Il poursuivit des plus violentes invectives, des plus amers sarcasmes, ceux de ses rivaux qu'on soupçonnait d'avoir reçu l'or de Philippe de Macédoine, et ce serait une tâche bien difficile de le justifier lui-même de l'accusation de s'être laissé corrompre.

Mais, le patriotisme de Démosthènes eût-il été aussi réel et aussi ardent qu'il se montrait dans ses harangues, il le cèderait encore de beaucoup à celui de Chrysostome. Si on peut dire que l'orateur athénien aimait sa patrie, cette Athènes dont la puissance et la gloire s'étaient élevées si haut, assurément il n'aimait pas les Athéniens ; il n'oublia jamais la manière dont ils avaient accueilli ses premiers débuts ; il profitait de toutes les occasions de s'en venger, en décochant contre eux les traits les plus acérés de l'ironie et du sarcasme, et il ne cachait guère le mépris qu'il en faisait.

Du reste, on ne surprendra jamais, dans ses harangues les plus vantées, un seul mouvement d'une véritable sensibilité, un seul élan d'une âme embrasée du feu sacré de l'amour pour ses concitoyens : son éloquence venait bien plus de la tête que du cœur.

Il n'en fut pas ainsi de Chrysostome. Ce qui domine en lui, c'est l'amour pour son peuple. Il n'y a pas un seul habitant d'Antioche, auquel il ne porte l'affection la plus tendre. Qu'un seul d'entre eux périsse, c'en est assez pour verser dans son âme toutes les amertumes et les angoisses de la douleur :

« Vous me tenez lieu de père, de mère, de frères, d'enfans,
» leur dit-il ; vous êtes tout pour moi, et je n'ai ni joie, ni dou-
» leur qui me soit sensible en comparaison de ce qui vous touche.
» Je n'aurais pas à répondre de vos âmes, que je n'en resterais
» pas moins inconsolable, si vous veniez à vous perdre ; de
» même qu'un père ne se console pas de la perte d'un fils, quoi-
» qu'il ait fait tout ce qui était en son pouvoir pour le sauver.
» Que je sois un jour trouvé coupable, que je sois justifié au re-
» doutable tribunal, ce n'est pas là le plus pressant objet de mes
» sollicitudes et de mes craintes ; mais que vous soyez tous sauvés
» sans nulle exception, tous à jamais heureux, voilà ce qui
» suffit, voilà ce qui est nécessaire à mon bonheur. »

Et qu'on ne croie pas que Chrysostome n'était sensible qu'aux intérêts éternels de son peuple ; il n'était pas moins disposé à compâtir à ses infortunes et à ses douleurs dans la vie présente. Voyez-le, au milieu de la consternation d'Antioche, attendant les châtimens dont la menace la colère de Théodose, provoquée par une révolte insensée. C'est alors que son amour pour son peuple éclate avec une inexprimable énergie. Il les porte tous dans son cœur ; il semble qu'ils lui sont devenus encore plus chers, depuis qu'ils sont malheureux ; il pleure, il gémit, il est abattu avec eux sous le poids de cette universelle douleur ; puis il se relève, jette un regard vers le ciel, d'où il attend sa force et son appui, et, surmontant ses propres angoisses, il ranime son peuple, il le console, il fait renaître l'espérance dans les cœurs ; et, quand il les voit ainsi relevés de leur abattement, le calme et la sérénité qu'il aperçoit sur les fronts rafraîchissent et fortifient son âme ; sa parole s'anime, ses entrailles se dilatent, son cœur s'ouvre à la joie. Mais, à peine retirés, le peuple et le pasteur retombent dans les angoisses et le découragement. Le lendemain Chrysostome recommence son œuvre, et ainsi chaque jour, jusqu'au moment où la nouvelle que Théodose s'était laissé fléchir et avait pardonné, vint confondre dans les mêmes transports de joie Chrysostome et Antioche. Les quatorze discours qu'il prononça dans cette circonstance sont autant d'admirables chefs-

d'œuvre; jamais il ne fut plus éloquent; jamais l'éloquence n'avait brillé d'un plus vif éclat.

Quant au style et aux formes oratoires, voici comment on a caractérisé les discours de Chrysostome : Il excelle dans tout ce qui est de l'éloquence noble et naturelle, dans la composition, dans la méthode, dans les pensées et les expressions. Son style est toujours clair, simple et dépouillé des vains ornemens dont les déclamateurs avaient surchargé la beauté naïve de l'antique atticisme. Il conserve, jusque dans les termes, la pureté des anciens attiques.

Il me semble, en outre, que les discours de Chrysostome offriraient en eux-mêmes plus d'intérêt que les harangues de Démosthènes. Athènes nous laisse encore des souvenirs littéraires propres à nous intéresser; il n'en est pas ainsi de ses souvenirs politiques, étrangers à nos idées, à nos mœurs, à nos institutions. Athènes, sous ce rapport, est morte pour nous; mais Antioche est une ville chétienne; l'intérêt qu'excite le souvenir de cette époque célèbre dans les annales de l'éloquence, est toujours vivant dans l'histoire du Christianisme. Nous avons les mêmes croyances, les mêmes idées, les mêmes intérêts; quand Chrysostome parle à son peuple, nous sommes, en quelque sorte, au nombre de ses auditeurs; nous partageons ses douleurs et ses joies, ses craintes et ses espérances. Les *Philippiques* pourraient-elles ainsi émouvoir nos cœurs?

L'abbé Joly.

Guérande (Loire-Infér.).

DU DÉVELOPPEMENT

DE L'INTELLIGENCE ET DE LA MÉMOIRE

DANS L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN.

En cherchant à établir que la méthode des maîtres chrétiens doit être *une*, *dogmatique*, *logique* et *austère*, nous nous sommes efforcé de concilier, d'après la règle catholique, les exigences de la foi et de la raison dans l'Enseignement. Il ne sera pas inutile, au point de vue de cette conciliation, de revenir sur quelques-unes des considérations générales que nous avons dû émettre d'une manière sommaire.

I. — *Du développement de l'Intelligence.*

L'Enseignement chrétien ne peut être basé, selon nous, que sur cet axiome de la Scholastique : *la raison doit être la servante de la foi*; sa servante, parce qu'elle doit lui être soumise ; sa servante aussi, parce qu'elle doit la servir. Reprenons, en effet, la distinction que nous avons établie : d'un côté, la raison qui, après avoir reçu la vérité, s'applique à la bien comprendre, la démontre par le genre de preuves qui lui convient, en déduit enfin les vérités secondaires et les conséquences pratiques ; d'un autre côté, la raison qui, se fiant en elle-même, cherche la vérité comme accessible à ses moyens de découverte.

Dans ce dernier sens, l'application de l'intelligence aux vérités de foi est illégitime ; et si, dans l'ordre des vérités naturelles, elle est réclamée par les intérêts de la société, nous avons montré combien il serait dangereux d'y exercer la jeunesse avant que la

maturité et une instruction solide l'aient mise à l'abri d'un inévitable scepticisme. C'est pour cela que nous n'avons pas hésité à exclure de l'Enseignement chrétien la méthode inquisitive, pour y faire prévaloir la méthode dogmatique.

Dans le premier sens, au contraire, l'exercice de l'intelligence est légitime et nécessaire, même par rapport aux vérités religieuses.

La foi serait-elle possible, en effet, si l'esprit ne comprenait l'énoncé de la vérité proposée à la croyance? Serait-elle éclairée, si l'esprit ne pénétrait de cette vérité ce qu'il est permis à sa nature d'en connaître? Serait-elle sûre, si l'esprit n'approfondissait, selon la mesure de son développement, les preuves qui lui garantissent l'authenticité de la doctrine imposée au nom de Dieu? Serait-elle fructueuse enfin, si l'esprit ne déduisait les conséquences pratiques et ne présidait aux applications particulières? *Ad prudentiam maxime requiritur*, dit S. Thomas, *quod sit homo bene ratiocinativus, ut possit bene applicare universalia principia ad particularia, quæ sunt varia et incerta.* 2a 2æ, *q.* 49, *art.* 5. C'est donc un devoir pour l'éducation de développer et de perfectionner, en ce sens, l'intelligence dans toute l'étendue de ses facultés; et nous n'en voudrions pour preuve que la pratique constante de l'Eglise : quel est l'humble catéchisme de paroisse où l'on ne fasse pas plus de *ratiocinatio* que dans la plupart des classes secondaires? C'est pour cela que nous avons prétendu que, dans l'Enseignement chrétien, la méthode doit être logique.

Dogmatique, elle habitue la raison à être soumise à la foi; — Logique, elle exerce la raison à servir la foi.

Un maître chrétien qui n'emploierait pas la méthode dogmatique, concevrait bientôt des inquiétudes sur la nature des progrès intellectuels de ses élèves, dont les tendances ne tarderaient pas à lui présenter un caractère suspect. Aussi ne sommes-nous pas surpris que des hommes, d'ailleurs pleins de zèle, justement préoccupés de ces tendances funestes, mais ne distinguant pas les facultés de l'esprit qu'il est bon d'exciter de celles qu'il est

nécessaire de modérer, en soient venus à cette conclusion extrême : qu'il n'est pas prudent de développer la raison dans l'enfance et la jeunesse. Encore moins sommes-nous étonné que les sceptiques, faute de faire la même distinction, ou n'y trouvant pas leur compte, aient accusé l'Enseignement catholique de méconnaître les droits de l'intelligence et de les sacrifier systématiquement aux exigences d'une croyance aveugle. Encore une fois, les pratiques vulgaires de l'humble catéchisme répondent aux appréhensions timorées des uns et aux reproches injustes des autres. Nous insistons sur cet exemple, parce qu'il va directement à notre but, et que la conduite traditionnelle de l'Eglise y est manifestement conforme aux indications de la psychologie chrétienne.

Que l'on compare, en effet, l'influence de la méthode inquisitive à l'influence de celle qui est à la fois logique et dogmatique. La première développe, avant tout, dans l'esprit, la dangereuse manie de l'induction, et le dégoûte par cela même des vérités affirmées *à priori*, que la seconde, au contraire, établit fermement dans la conviction par le syllogisme. La première ne développe l'attention que par l'attrait d'une curiosité passionnée ; la seconde, au contraire, par l'effort d'une volonté réfléchie. La première n'exerce la faculté de comparer et de juger que par la voie douteuse de l'analogie ; la seconde, au contraire, par une analyse régulière et précise. La première enorgueillit l'intelligence et l'expose à l'erreur en la faisant opérer sous l'inspiration de la vanité ; la seconde, au contraire, la forme à la soumission et l'habitue à ne juger la vérité que pour elle-même. Par la première, en un mot, la raison devient la rivale de la foi ; par la seconde, elle en devient le docile instrument.

Mais si une méthode, qui serait logique sans être dogmatique, aboutirait inévitablement au rationalisme et à la ruine de la foi, celle qui serait dogmatique sans être logique aboutirait, par une autre voie, à des résultats non moins déplorables. Des esprits dressés à une soumission machinale qui ne serait jamais réfléchie, habitués à accepter passivement toute assertion humaine sans en recevoir la justification, accoutumés à épouser des

croyances sans en connaître ce que les théologiens appellent les motifs de crédibilité, ne seraient-ils pas exposés sans défense à tous les doutes suscités du dehors ou suggérés par les passions ? Ne seraient-ils pas une proie facile pour les impostures de toute fausse doctrine ? Oserait-on espérer qu'au milieu du monde, ils se préservassent longtemps de l'erreur ? Ne craindrait-on pas que, victimes tour-à-tour de croyances contradictoires, ils ne tombassent, de crédulité en crédulité, dans le plus désolant scepticisme ?

Les maîtres de la Scholastique avaient profondément médité sur ces graves questions, que la pédagogie moderne dédaigne beaucoup trop. Que l'on se reporte au temps où les études théologiques n'étaient pas, comme aujourd'hui, exclues de l'éducation des classes lettrées, et que l'on examine la méthode que S. Thomas crut devoir adopter pour formuler la science sacrée de la manière la plus convenable pour l'instruction des jeunes élèves, (*eo modo secundum quod congruit ad eruditionem incipientium*). Ceux qui sont familiarisés avec l'étonnant chef-d'œuvre dont cette méthode a été comme le moule, nous accorderont qu'elle réalise éminemment les quatre conditions que nous assignons à l'enseignement chrétien. Mais peut-être n'a-t-on pas assez remarqué combien S. Thomas, après avoir sauvegardé tous les droits de la foi par l'unité, par l'autorité et surtout par le caractère exclusivement dogmatique de sa Somme, s'est appliqué à accorder à l'intelligence tout ce qu'elle peut légitimement exiger; avec quel soin scrupuleux il dispose ses matières pour donner pleine satisfaction aux lois intellectuelles de la conviction ; avec quelle loyauté sévère, avec quel respect pour la raison, il expose d'abord sur chaque question les opinions contraires à la vérité, afin que, lorsqu'il en vient à présenter la démonstration de celle-ci, il soit dans l'heureuse nécessité de choisir cette démonstration assez rigoureuse et assez forte pour triompher immédiatement de toutes les préventions. Aussi ne craignons-nous pas de le dire, si l'on était resté plus fidèle, dans l'enseignement, à la méthode de S. Thomas, il n'y aurait pas eu dans le monde tant de querelles sans solution et tant de polémiques sans fruit. Des hommes for-

més à cette école auraient eu quelque peine, ce nous semble, à accepter les folles doctrines qui ont excité l'enthousiasme des générations modernes, et qui ont pu, grâce à l'affaiblissement des études logiques, séduire tant d'intelligences en violant toutes les lois de la raison. Qu'on se le persuade bien, s'il y a eu, particulièrement de notre temps, des chûtes si nombreuses et si déplorables, c'est en grande partie parce que les méthodes d'enseignement ont surexcité dans la jeunesse les facultés inquisitives, au détriment de la logique déductive ; ce n'est pas pour avoir trop développé l'intelligence, c'est, au contraire, pour en avoir négligé l'exercice régulier dans tout le cours de l'éducation. Il est urgent, pour réparer le mal, de reprendre les traditions des vrais représentans de la Scholastique, d'avoir plus de confiance dans la raison qui approfondit et qui démontre, en se défiant davantage de celle qui prétend tout inventer. Il est urgent d'unir de nouveau, dès l'enfance, la foi et la raison, que des sophistes seuls ont voulu séparer pour les opposer l'une à l'autre ; et nous ne connaissons qu'un moyen de déjouer leurs mauvais desseins, c'est de restaurer, dans toutes les parties et dans toutes les périodes de l'enseignement, la méthode logique et dogmatique à la fois, dont l'abandon calculé a mis les intelligences à la merci de l'erreur.

Toutefois, en réclamant l'application complète de cette méthode, nous n'entendons pas, on le pense bien, qu'il faille suivre les erremens de quelques écoles du moyen-âge, qui, par la culture exclusive des formes de la dialectique, ne surent produire que des esprits indépendans (*) ; encore moins qu'il faille adopter les vues de ces

(*) Nous avons invoqué, nous invoquerons souvent l'autorité de la Scholastique en matière d'enseignement. Les maîtres catholiques comprendront notre pensée, parce qu'ils connaissent les vrais représentans de cette grande école, ceux qui sont avoués de l'Eglise. Mais il n'est pas inutile, pour les esprits inattentifs ou prévenus, de faire à ce sujet les deux remarques suivantes :

1° Pour *le fond*, la Scholastique n'a pas été, quoi qu'on en ait dit, la reproduction servile d'Aristote ; S. Thomas le rectifie aussi souvent qu'il l'accepte. L'œuvre propre de la Scholastique, c'est d'avoir dépouillé et comparé tous

écoles modernes qui ont prétendu baser toute l'éducation sur l'étude des mathématiques. Sans doute, la logique purement formelle occupe une place utile dans l'enseignement; sans doute l'étude des sciences exactes, restreinte dans des limites que nous chercherons à déterminer une autre fois, est d'un puissant secours pour façonner à la précision syllogistique. Mais, qu'on y prenne garde, si le jugement ne peut se former sans un développement logique de l'esprit, celui-ci, au contraire, peut devenir logicien sans acquérir le jugement. Il serait donc illusoire et dangereux, selon nous, de s'en tenir aux exercices logiques de la grammaire, du calcul et même de la philosophie, quelque utiles,

les travaux des Pères, systématisé leur doctrine en la complétant, coordonné tout le savoir humain autour de la théologie, et par là rendu possible un véritable enseignement chrétien.

2° Pour *la forme*, deux excès lui ont été reprochés. Le premier (l'excès de la dialectique, l'amour de la sophistique), outre qu'il a précédé l'époque de S. Thomas, a été principalement le fait des docteurs qui ont été plus ou moins opposés à l'Eglise et se sont placés en dehors de l'école catholique. Le second (l'excès de la forme syllogistique, la manie des distinctions par majeures et mineures techniques, de la logique par compartimens, du raisonnement machinal et routinier), est postérieur à S. Thomas. Les Opuscules, les Traités, la Somme philosophique n'en offrent pas plus de trace que les dissertations philosophiques de tous les âges. Quant à la Somme théologique, elle n'est pas plus formaliste qu'il ne convient à un manuel d'étude destiné à être développé par le professeur.

La Scholastique, considérée dans ses véritables représentans, dont S. Thomas est le chef, offre donc le résumé des treize premiers siècles chrétiens; on peut dire qu'elle a été la réalisation de l'esprit catholique dans l'enseignement; les théologiens et les écrivains postérieurs n'ont pas cru devoir essayer de refaire l'œuvre de systématisation qu'elle leur avait léguée; ils se sont bornés à développer les questions nouvelles, soulevées par de nouvelles hérésies. D'un autre côté, la vraie Scholastique, tout en évitant les excès de dialectique et de formalisme que n'ont pas toujours évités les modernes, sut observer une saine rigueur logique dont l'absence se fait trop sentir dans les doctrines, dans les ouvrages et surtout dans les livres classiques de notre époque. L'enseignement chrétien ne peut refleurir en Europe qu'en faisant revivre les traditions de cette grande école, pour les approprier aux besoins du temps.

quelque nécessaires qu'ils soient à nos yeux. Il faut encore, il faut surtout appliquer, au fur et à mesure, à l'ordre moral, les forces que l'intelligence des élèves puise dans ces exercices spéciaux. C'est seulement ainsi que la méthode logique peut porter ses fruits ; c'est ainsi qu'on la comprenait dans les âges de foi ; et nous ne songerions certes pas à en montrer la supériorité, s'il ne s'agissait que de l'adapter, comme on se borne trop souvent à le faire, aux études qui sont étrangères à la conscience et à la conduite de la vie.

En d'autres termes, nous demandons que l'élève soit tenu, selon la mesure de ses facultés, de raisonner toutes les matières de l'enseignement, comme on essaie de lui faire raisonner son catéchisme dans les maisons sérieusement chrétiennes, et qu'on ne se contente pas de cette routine, bientôt apprise, par laquelle, si on le laisse suivre les conseils de la paresse d'esprit, il remplit extérieurement sa tâche, sans exercer son intelligence et sans s'imposer l'effort de réflexion que comporte son âge.

Est-ce à dire que, chez l'enfant, tout doive être également compris et réfléchi ? Non, sans doute. Nous avons dit déjà qu'il y a certaines choses spéciales que l'enfant doit apprendre, même sans les comprendre encore. Mais n'a-t-on pas exagéré, dans beaucoup de méthodes modernes, le nombre des choses auxquelles s'étend cette nécessité et pour lesquelles il est bon et légitime de ne s'adresser qu'à la mémoire ? C'est ce que nous allons examiner.

II. — *Du développement de la Mémoire.*

Tout le monde convient qu'il faut cultiver la mémoire et lui faire produire tout ce qu'elle est capable de donner. Mais de quelle manière faut-il la développer ? quelle part faut-il lui faire dans l'éducation ? quel rang faut-il lui assigner dans la formation de l'esprit ? C'est là que les dissidences sont nombreuses.

Qu'on veuille bien nous permettre, avant d'aborder la question

pédagogique, d'établir quelques prémisses qui serviront à l'éclairer.

L'homme ne possède pas seulement, comme les animaux, la faculté de conserver le souvenir latent des perceptions sensibles, de se rappeler qu'elles se sont déjà produites en lui, lorsqu'elles viennent à s'y reproduire, de se rappeler enfin, en même temps qu'elles, et à leur occasion, celles qui leur avaient été primitivement liées par des rapports *sensibles*. Il possède, en outre, la faculté de conserver le souvenir latent des idées rationnelles conçues par son esprit à l'occasion de ces perceptions, d'évoquer à volonté ces idées et, par elles, les perceptions qui leur avaient donné lieu, d'évoquer enfin, en même temps que ces idées et ces perceptions, celles qui leur avaient été primitivement liées dans son esprit par des rapports *rationnels*.

Ces distinctions, que nous essayons de traduire en langage moderne, avaient été posées par la Scholastique avec une sagacité et une sûreté dont la philosophie de notre temps est loin d'avoir fait preuve, malgré la finesse de son analyse et l'ardeur de ses recherches psychologiques. *Differenter est autem in hominibus et in brutis*, dit S. Thomas, *quia in brutis memoria sola proprie, reminiscentia autem minus proprie : quia, secundum Avicennum et Algazel, in brutis instinctus naturæ est loco inquisitionis, ut per propriam intentionem veniat in propriam illius formam sensibilem, et ex forma sensibili et propria imaginatione in rem a qua est accepta in præterito ; et sic bruta observant tempus vindictæ, et memorantur injuriarum et beneficiorum, et ista recordatio subita est. In hominibus vero non solum est memoria, sed etiam reminiscentia, quæ fit per quamdam collationem intentionum individualium præviarum ad formas syllogistice discurrendo usque ad ultimo quæsitum. Istam autem excellentiam non habent in homine æstimativa et memorativa (potentiæ) per id quod est proprium parti sensitivæ, sed per affinitatem et propinquitatem ad rationem universalem per quamdam influentiam. Op.* 40, *c.* 4. Et ailleurs, avec plus de concision : *Non solum habet (homo)* MEMORIAM, *sicut cætera animalia*,

in subita recordatione præteritorum; sed etiam REMINISCENTIAM, *quasi syllogistice inquirendo præteritorum memoriam, secundum individuales intentiones.* I, *q.* 78, *art.* 4.

La vieille philosophie catholique attribuait la première espèce de mémoire à la partie sensitive de l'âme : *Si de ratione memoriæ sit quod ejus objectum sit præteritum ut præteritum, memoria in parte intellectiva non erit, sed sensitiva tantum, quæ est apprehensiva particularium.* I, *q.* 79, *art.* 6 ; elle attribuait l'autre, ou plutôt l'identifiait à l'intelligence : *Si memoria accipitur pro vi conservativa specierum, oportet dicere memoriam esse in intellectiva parte* (*ibid.*), et dans ce sens, *Memoria non est alia potentia ab intellectu.* (*Ibid.*, *art.* 7.) La première ne peut évidemment s'appliquer qu'à des notions individuelles ; et, par exemple, le langage entendu par les animaux les plus rapprochés de l'homme n'est pour eux qu'une suite, ou de sons sans signification, ou de noms individuels liés à des perceptions sensibles. La seconde peut seule s'appliquer aux notions générales et rationnelles, et ne peut même évoquer les perceptions sensibles que par l'intermédiaire des idées rationnelles.

Si la mémoire de l'enfant est plus facile et plus tenace que celle de l'homme mûr, cela tient principalement à ce que tout lui est nouveau, et que, plus frappé des perceptions qu'il reçoit, il les conserve plus vives et plus profondes. *Ea quæ sunt inconsueta*, dit S. Thomas, *magis miramur, et sic in eis animus magis et vehementius detinetur ; ex quo fit quod eorum, quæ in pueritia vidimus, magis memoremur.* 2ª 2æ, *q.* 49, *art.* 1. Si, plus tard, la mémoire diminue, c'est que l'esprit est de moins en moins frappé, et que, d'ailleurs, avec le nombre croissant de ses acquisitions, décroît l'importance relative de chacune d'elles. C'est pour cela qu'à un autre point de vue non moins philosophique, dans l'ordre de la mysticité, S. Jean de La Croix dit que c'est l'Espérance qui produit l'état spirituel nommé par lui *la nuit de la Mémoire.*

A cette explication, que l'on joigne, si l'on veut, l'influence physiologique de l'âge, qui est réelle en ce sens, qu'un état

pathologique du système nerveux, amené par la vieillesse, par l'excès ou par la maladie, laisse moins de liberté d'action à l'esprit destiné à opérer par l'intermédiaire du corps; que l'on ajoute encore que cette influence est surtout marquée sur le genre de mémoire qui concerne les perceptions sensibles et leurs rapports sensibles, grâce à leur connexion plus intime avec le système nerveux; la physiologie moderne est, en cela, d'accord avec l'ancienne psychologie chrétienne. Mais si l'on prétend, comme on l'a souvent avancé, que la mémoire des idées, ou la mémoire propre à l'espèce humaine, considérée sans distinction de son élément sensitif et de son élément intellectuel, est un fait organique, et qu'elle est, par conséquent, placée sous la dépendance de l'organisme d'une manière plus spéciale que l'esprit lui-même, nous ne nous contenterons pas de répondre avec S. Thomas : *Memoria, secundum quod est conservativa specierum, non est nobis pecoribusque communis ; species enim conservantur non in parte animæ sensitivæ tantum, sed magis in conjuncto ; quum vis memorativa sit actus organi cujusdam : sed intellectus secundum seipsum est conservativus specierum, præter concomitantiam organi corporalis.* I, *q.* 79, *art.* 6. Nous opposerons encore la science à elle-même, par la bouche de l'un de ses plus illustres représentans :

« Rien ne nous autorise, dit J. Mueller, à admettre dans le cerveau des organes ou des compartimens particuliers qui soient consacrés aux divers actes de la conception des idées, de la pensée, des émotions ou des passions, ou à considérer ceux-ci comme autant de facultés *spéciales* de l'âme. Ce ne sont que des modes d'action d'une seule et même force. Quoique la clarté de la conception, la profondeur de la pensée et la vivacité de la passion soient modifiées par des changemens matériels du cerveau, et que l'intégrité de cet organe soit indispensable pour la conscience, cependant la vie intellectuelle ne saurait être expliquée par des changemens matériels qui surviennent en lui ; on doit la regarder comme une activité tout-à-fait indépendante de la matière, et sur la netteté, la précision de laquelle l'état du cerveau exerce seu-

lement de l'influence. Certainement l'âme n'arrive à la conscience des sensations que par le moyen des nerfs et de leur action sur le cerveau ; mais la faculté de conserver et de reproduire les images ou les idées des objets qui ont frappé les sens, ne permet pas d'admettre que les séries d'idées soient fixées dans telles ou telles parties du cerveau..... Il est bien vrai que des changemens organiques du cerveau font quelquefois disparaître la mémoire ou des faits qui se rapportent à certaines périodes, ou de certaines classes de mots, tels que les substantifs, les adjectifs ; mais cette perte partielle ne pourrait être expliquée, au point de vue matériel, qu'en admettant que les impressions se fixent successivement dans des portions stratifiées du cerveau ; ce à quoi il n'est pas même permis de s'arrêter un seul instant.....

« .... Les considérations précédentes prouvent que la mémoire n'est point une faculté *spéciale* de l'esprit. Aucune idée ne se perd, et toute opération de l'esprit en vertu de laquelle une idée latente passe à l'état actif, est un état de réminiscence. A mesure qu'une personne perd la faculté d'associer vivement les idées, elle perd la mémoire. La mémoire varie donc aussi suivant l'aptitude diverse que les hommes ont à concevoir des idées simples et des idées générales. Les uns ont une grande mémoire pour les mots, les sentences, les discours, la succession et la coexistence des choses particulières, sans en avoir une bonne pour les notions générales et leurs combinaisons, sans posséder une grande puissance d'intellect ; ce qui tient à ce que leur esprit s'exerce de préférence sur des associations d'idées simples. D'autres, au contraire, s'occupent continuellement de généralités ; ce qui détourne leur esprit des particularités successives ou simultanées, et les porte à abuser de l'abstraction ; ceux-là sont moins aptes à la mémoire des idées simples, mais peuvent en avoir une excellente pour les relations des idées générales (1) ».

Sans accepter, tant s'en faut, toutes les opinions psychologiques de Mueller, nous le citons comme faisant autorité en

(1) *Manuel de Physiologie*, par J. Mueller. Édit. de 1851, livre VI.

physiologie. Son traité, en exprimant l'état actuel de la science, fait voir comment, à force d'observations et d'expériences, elle en est venue à démentir ses assertions précédentes, et comment, tout en éclaircissant quelques-uns des doutes physiologiques de l'ancienne philosophie chrétienne, elle est arrivée, à son insu, à fortifier les affirmations psychologiques de cette même philosophie.

Nous pouvons maintenant préciser, en vue des applications, la distinction entre la mémoire mécanique et la mémoire intelligente, distinction si importante dans l'enseignement.

Si on entend une suite de mots dont on ignore le sens, les perceptions reçues par l'ouïe se déposent dans la mémoire avec leurs rapports sensibles de succession et de sonorité ; si, en même temps qu'on entend ces mots, l'œil en voit la représentation graphique, ces nouvelles perceptions reçues par la vue se déposent aussi dans la mémoire avec leurs rapports sensibles de situation et de forme ; comme il y a eu, en outre, perception des rapports de simultanéité entre les mots entendus et les mots vus, cette multiplicité de rapports et d'associations augmentera la facilité à se souvenir de toutes ces perceptions, lorsque l'une d'elles viendra à se reproduire. C'est là, ce nous semble, le plus bas degré de la mémoire mécanique dans l'homme ; sans doute, l'esprit y prend une certaine part, puisqu'il y a perception ; si même l'on veut évoquer le souvenir de ces perceptions, on ne le peut qu'autant que l'intelligence évoque d'abord l'une d'elles par l'idée qu'elle en a conservée ; cela fait, l'enchaînement sensible des autres perceptions avec celle-là suffit à les représenter toutes par association. Mais il n'y a pas intelligence, en ce sens que les rapports rationnels entre les idées correspondantes aux perceptions reçues n'entrent pour rien dans ce genre de mémoire. L'animal, quoique privé de la faculté d'évoquer, arrive, pour le reste, au même résultat.

Si l'on suppose que les mots en question soient connus et représentent chacun à l'esprit une idée distincte, ce nouvel ordre de perceptions, s'enchaînant aux deux ordres précédens, vient donner plus de sûreté à la mémoire. Toutefois, elle ne sera encore

que mécanique, si, faute de réflexion, on s'est borné à ne saisir que les idées individuelles, sans leurs rapports rationnels. Les rapports sensibles joueront encore un rôle presque exclusif dans le souvenir; et, pourvu que l'on puisse, au moyen des idées, évoquer les premiers mots et, de temps à autre, se procurer quelques points de repère, le tout se représentera à la mémoire par l'association purement sensible des sons et des formes.

Il y a mémoire intelligente, au contraire, si on enchaîne les idées dans le souvenir, avec le degré de réflexion que comporte la culture de l'esprit, par leurs rapports rationnels, par le jugement qui est résulté de leur comparaison, par leur connexion logique; si on associe, en outre, à cette trame intellectuelle la trame correspondante des perceptions sensibles, de manière à pouvoir se rappeler à la fois et les idées avec leurs dépendances rationnelles, et leur expression technique, celle-ci toutefois en sous-ordre et comme conséquence des premières.

Par la mémoire mécanique, on n'exerce donc pas les facultés rationnelles de l'intelligence; par la mémoire intelligente, au contraire, on exerce les facultés de la mémoire mécanique elle-même, en même temps que celles de la raison, telles que l'attention, la réflexion, la comparaison, le jugement, etc. Nous avons donc été autorisé, en parlant du caractère logique de la méthode, à opposer la mémoire et la routine à l'intelligence, à insister sur le danger de développer la mémoire indépendamment du jugement, à prétendre, en d'autres termes, que la raison, loin de se laisser former par la mémoire, doit, au contraire, présider elle-même au développement de celle-ci, tout en s'aidant de son indispensable secours. Il est évident, en effet, que la raison ne se forme pas en s'exerçant à retenir, mais en s'exerçant à comprendre, et qu'il ne lui est profitable de retenir que ce qu'elle s'est assimilé par une compréhension suffisante, proportionnée à l'âge, à la maturité de l'esprit et à la nature des vérités dont elle veut conserver l'énoncé dans la mémoire.

Mâis ce n'est pas seulement dans l'intérêt du développement de la raison, déjà si important dans un système d'éducation ca-

tholique, que nous désirons faire prévaloir la mémoire intelligente sur la mémoire mécanique. C'est aussi dans l'intérêt de la vie morale de l'âme chrétienne. Qu'on veuille bien remarquer, en effet, une différence caractéristique entre la réapparition, dans l'esprit, des perceptions qui procèdent de la mémoire mécanique et celle des perceptions qui procèdent de la mémoire intelligente. La première espèce de mémoire ne tombe pas directement sous l'empire de la volonté, qui dispose, au contraire, assez librement de la seconde. Or c'est la première surtout qui, par ses suggestions, multiplie les obstacles de la vie spirituelle ; et c'est précisément celle-là que la volonté peut le moins gouverner. Fortifier cette puissance indocile de la mémoire mécanique, sans l'habituer à demeurer soumise à l'intelligence et, par elle, à la volonté, c'est donc venir en aide à la partie sensible de l'âme contre sa partie raisonnable ; c'est former l'esprit au rebours de la spiritualité chrétienne ; c'est, en un mot, s'éloigner du but que l'on veut atteindre.

Dira-t-on que notre insistance est pour le moins inutile, et qu'en réalité les élèves, loin de s'en tenir à la mémoire mécanique, exercent d'eux-mêmes et de préférence la mémoire intelligente ? Si nous ne nous abusons, c'est le fait d'un bien petit nombre. Il est vrai qu'un esprit formé et réfléchi préférera de beaucoup en agir ainsi ; il est vrai aussi que cette manière d'apprendre est, en un sens, plus facile, et que l'enfant lui-même, s'il enchaîne, suivant ses forces, aux perceptions sensibles les idées de relation logique que comporte son texte, arrivera plus facilement et plus sûrement à le graver dans sa mémoire d'une manière durable. Mais ne sait-on pas que si, grâce à l'exquise sensibilité de ses sens, il lui plaît assez de fixer son attention sur des perceptions sensibles, il n'en est plus de même de l'effort d'attention qu'exigent la perception et l'enchaînement des idées ? Et s'il aime assez une certaine activité intellectuelle, n'est-il pas notoire qu'il éprouve un dégoût instinctif pour une activité réglée et réfléchie ?

Qu'un élève soit abandonné à lui-même en face d'une leçon à

étudier. Cherchera-t-il d'abord, selon la mesure de ses facultés et de son âge, à pénétrer le sens, à bien saisir l'idée mère du texte, l'ordre des idées dépendantes groupées autour d'elle, à s'en former enfin une image logique, avant de chercher à en apprendre l'expression verbale? Si nos souvenirs et nos observations ne nous trompent, il se hâtera de répéter à son oreille, nullement à son esprit, des phrases ou des tronçons de phrases, afin que ces perceptions sensibles, multipliées par la répétition, restent dans sa mémoire, et qu'en entendant une parcelle quelconque du morceau, il puisse, à temps et à contre-temps, en poursuivre la récitation. En un mot, il fera de la mémoire mécanique et y mettra le moins d'intelligence qu'il lui sera possible. Nous le demandons, combien d'élèves ne récitent-ils pas ainsi des pages entières qu'ils seraient incapables de raconter?

Nous voudrions, et c'est la conclusion pratique des considérations précédentes, qu'on résistât avec soin à ces entraînemens de la paresse d'esprit, paresse qui devient de plus en plus incurable, à mesure que la facilité acquise par la mémoire mécanique dispense davantage de la réflexion. Nous voudrions qu'après avoir mis l'enfant en mesure d'étudier ses leçons avec intelligence, par des conseils sur la manière dont il doit s'y prendre, et par une explication préalable du texte, on s'assurât qu'il a fait effort pour fixer ce texte dans son esprit, en même temps que dans ses yeux et ses oreilles. Des questions calculées, une récitation naturelle, ou tout autre moyen que suggèrera l'expérience, ne laisseraient aucun doute à cet égard.

Objectera-t-on que la nécessité d'apprendre ainsi restreindrait beaucoup trop la masse des choses apprises, et que le plus urgent, au début de l'enseignement, est d'entasser des matériaux dans la mémoire? Avouons d'abord qu'il est certaines choses, en très-petit nombre toutefois, que les plus jeunes enfans doivent savoir par cœur sans pouvoir les comprendre d'aucune façon; et, dans ce cas, nous accordons volontiers la légitimité de la mémoire mécanique. Mais, là où les esprits les moins formés peuvent appliquer leurs facultés rationnelles, à la condition d'un

effort, nous demandons qu'on exige cet effort dans la mesure pratique du possible, et nous pensons qu'une diminution des matières serait plus que compensée par la manière intelligente et durable dont elles seraient sues. Il nous semble, d'ailleurs, qu'on exagère singulièrement cette diminution, et rien ne nous prouve que des enfans, bientôt habitués à exercer leur intelligence en même temps que leurs sens, apprissent moins promptement que par les procédés de la mémoire mécanique.

Mais ce n'est pas seulement pour les leçons à réciter que nous avons prétendu que l'intelligence doit présider à la mémoire ; c'est pour tout l'ensemble des études. Combien d'élèves, par exemple, qui savent par cœur imperturbablement les règles de la grammaire, sans en posséder le sens, sans être en mesure de les pratiquer ! Combien qui traduisent, après le maître, sans broncher, parce qu'ils ont retenu une à une les solutions de chaque difficulté, sans s'être jamais donné la peine d'en comprendre la raison, sans avoir jamais rapporté les applications aux principes ! Combien même qui, dans les classes de mathématiques, débitent, sans hésiter, des démonstrations rigoureuses et raisonnées dont ils ne comprennent pas le premier mot !

Cette substitution de la mémoire routinière à la mémoire intelligente, qui ne devrait être que la ressource extrême des esprits incapables, devient une coutume de plus en plus générale de la jeunesse, depuis que, pressée d'en finir, elle aborde certaines études avant l'âge et la préparation nécessaire pour les comprendre, depuis surtout que des épreuves officielles disproportionnées lui imposent la nécessité de paraître savoir ce qu'elle n'a réellement pu apprendre. Il en est résulté, dans la société actuelle, un phénomène qui mérite de fixer l'attention des hommes graves. C'est qu'au moment même où, pour attribuer à la raison individuelle des droits illégitimes, on a méconnu tous les droits de la mémoire intelligente, comme conservatrice de la tradition religieuse et des traditions sociales, on en est venu, par une contradiction qui peut être regardée comme un châtiment de l'orgueil, à supplanter les droits véritables de l'intelligence par

le développement excessif d'une mémoire machinale mise au service des vanités ignorantes. De là, ces beaux diseurs que l'on rencontre à chaque pas dans le monde, habitués à ne pas réfléchir, mais à retenir, qui font de la philosophie et de l'irréligion avec des souvenirs de pamphlets, de la politique et de la morale avec des souvenirs de journaux; pauvres gens, qui ne comprennent pas, qui ne méditent pas, qui ne savent rien, mais qui ont le malheur de trop se rappeler de mauvaises lectures; esprits incorrigibles et dignes de pitié, qui, méprisant le passé, ne vivent que de souvenirs modernes mal digérés; qui, n'ayant jamais fait effort pour acquérir de la raison, s'arment de leur ignorance et de leur mémoire pour se faire les Don Quichotte du rationalisme.

L'enseignement chrétien ne peut réagir contre cette décadence, ne peut éviter d'en être complice, qu'en appliquant rigoureusement la méthode dogmatique et logique, qui s'efforce, dès l'enfance, de soumettre la partie inférieure de l'homme à son esprit et à sa volonté, et de former sa raison sous l'autorité de la foi; méthode vraiment chrétienne, qui, en procurant à toutes les facultés humaines le développement qui leur appartient, les règle et les coordonne en vue du but surnaturel de la vie; méthode éprouvée, d'ailleurs, par l'expérience des siècles qui nous ont précédés, et recommandée par la sagesse de la Scholastique, dont elle sera l'éternel honneur.

E. D'YZALGUIER.

RÉPONSE A M. L'ABBÉ X.

M. l'abbé X., directeur d'une Ecole secondaire libre, nous adresse quelques objections sur la méthode que nous avons prétendu devoir être adoptée dans l'Enseignement chrétien. Nous nous empressons de les insérer, en y joignant nos observations :

Il y a pour l'homme deux ordres de vérités bien distinctes : l'ordre des verites morales, sociales, générales, religieuses, divines, éternelles, mots tous synonymes ; et l'ordre des verités physiques, individuelles, locales, temporaires, mots tous synonymes encore. La connaissance des premières a la révélation pour unique source ; la connaissance des secondes, la sensation et les facultés qui s'y rapportent, complétées par la raison.

Pourquoi Dieu a-t-il voulu révéler les vérités du premier ordre ? 1° parce que, touchant à l'infini, elles n'étaient pas à la portée de l'homme ; 2° parce que, constituant le monde moral et la base de la félicité humaine, elles devaient être mises à l'abri des erreurs de notre raison ; 3° parce que, formulant la loi de l'homme, elles devaient nécessairement lui être enseignées *a priori*. Pourquoi Dieu n'a-t-il rien voulu révéler des vérités du second ordre ? 1° parce que ces vérités étaient à la portée de la raison humaine, et 2° parce que leur négation ne nuit en rien ni au monde physique, ni au bonheur essentiel de l'homme.

Or, la vérité veut que l'on traite de chaque vérité selon la vérité, c'est-à-dire sans qu'on l'expose à être confondue avec une vérité d'un ordre différent ; et ce danger ressort naturellement de l'*unité* et de la *dogmaticité* de la méthode. Si l'on applique, en effet, la même méthode aux vérités morales et aux vérités physiques, si l'on *dogmatise* sur celles-ci comme sur celles-là, ou bien l'enfant s'accoutumera à attribuer aux vérités physiques la même certitude qu'aux vérités morales, ce qui est très-faux ; ou bien l'incertitude, la variabilité des vérités (ou pour mieux dire, des affirmations) concernant le monde physique étant reconnue, il sera exposé à regarder les vérités, les affirmations concernant le monde moral comme également incertaines, ce qui est encore faux. — Les deux périls sont évidens. On les évite en appliquant à

chaque vérité la méthode d'enseignement qui lui convient et qui lui est naturelle : à la vérité morale, traditionnelle, la méthode *dogmatique*, à la vérité physique, expérimentale, la méthode *inquisitive.*

En regard du double péril que signale M. l'abbé X., nous le prions de vouloir bien peser la gravité de celui que nous avons signalé nous-même, à plusieurs reprises. N'est-il pas constant que, la méthode inquisitive flattant l'orgueil instinctif de la raison, l'élève en vient bien vite à ne reconnaître de certitude légitime que dans les vérités susceptibles de cette méthode, à préférer tout au moins ces vérités à celles qui, par comparaison, lui paraissent *imposées* par la méthode dogmatique ? N'est-ce pas ainsi que se sont formés tous les rationalistes ?

Lors même que le danger dont parle M. l'abbé X. serait aussi réel qu'il le pense, il serait donc encore évidemment moins grave que celui que nous lui opposons. Mais ce danger est-il bien réel ? Sans doute, si l'on *dogmatisait* sur les vérités naturelles comme sur les vérités révélées, c'est-à-dire, si on les enseignait toutes comme certaines, même lorsqu'elles ne le sont pas, on arriverait à des conséquences funestes. Mais la faute en serait au mensonge d'un tel enseignement, nullement à la méthode dogmatique. Enseigner dogmatiquement les vérités naturelles, c'est, en effet, les communiquer à l'élève sans l'exciter à les chercher et à les découvrir par lui-même ; mais c'est les lui communiquer telles qu'elles sont, comme certaines si elles sont certaines, comme probables ou douteuses si elles sont probables ou douteuses. Dès lors, le danger que nous signale M. l'abbé X. n'existe plus; nous dirons mieux, il se transforme en avantage. L'élève ne pourra-t-il pas, en effet, mieux saisir les rapports des vérités révélées et des vérités naturelles, si elles lui sont enseignées par une méthode semblable ? N'y aura-t-il pas profit pour sa foi à voir que les formes les plus rigoureuses de l'esprit, appliquées à l'étude de ces deux ordres de vérités, constatent la certitude de la totalité des premières, quoiqu'elles ne soient abordables que par des preuves extérieures, et l'incertitude de la majeure partie des secondes, quoiqu'elles soient susceptibles le plus souvent de preuves extérieures et de preuves intrinsèques à la fois ?

De même que l'application exclusive de la méthode inquisitive à toutes les branches de l'enseignement est funeste aux vérités révélées, de même l'application exclusive de la méthode dogmatique est de nature à retarder la science du monde matériel.

Répétons que le but de l'enseignement est de former l'esprit de la jeunesse et de la mettre en mesure d'étudier lorsqu'elle aura quitté les bancs du collége, tout au plus de la mettre au courant de ce qui est acquis à certaines sciences, mais nullement de préparer directement des savans et des inventeurs. Dans les régions de la science elle-même, on a toujours pensé que la manière la plus rapide et la plus sûre d'être mis en possession de son passé, était de le recevoir dogmatiquement. Tous les traités des grands maîtres ont été faits à ce point de vue; la méthode inquisitive n'a été introduite dans ce genre d'enseignement que de notre temps et par des novateurs qui sont loin de réunir les conditions de savoir et d'expérience nécessaires pour faire autorité.

Nous avons fait observer, d'ailleurs, que, pour les rares élèves destinés par la Providence à influer sur le progrès des sciences, les connaissances acquises par la méthode dogmatique et les exercices logiques qu'elle comporte sont une bien meilleure préparation que les inductions factices de la méthode inquisitive; de sorte que, si l'enseignement devait se proposer de former des génies inventeurs, il devrait encore, selon nous, suivre la méthode que nous prétendons être la seule capable de former des chrétiens éclairés.

Voyez N. S. J. C., notre seul et unique modèle. Entendez son discours sur la montagne. Il s'agit d'annoncer aux hommes la loi de leur esprit et de leur cœur; aussi ce discours est-il tout *dogmatique*.— Au contraire, que sont toutes les Paraboles, si ce n'est un moyen employé pour faire arriver l'auditeur, et *cela par lui-même*, à des conclusions que N. S. n'énonce pas le plus souvent, mais dont il donne la clé par les *faits* qu'il raconte? Si je ne me trompe, voilà bien les deux méthodes. Ne soyons donc pas plus chrétiens que J.-C. dans notre enseignement, et ne soyons pas exclusivement dogmatiques.

Si l'exemple prouvait, ne faudrait-il pas en conclure, contrairement à la pensée de M. l'abbé X., que la méthode inquisitive doit être employée même pour l'enseignement des vérités mo-

rales ? Car, évidemment, les Paraboles de N. S. J.-C. roulent sur des vérités de ce genre. Mais cet exemple, ce nous semble, n'est nullement applicable à notre thèse : 1° parce que le Sauveur, loin d'enseigner des enfans, s'adresse à des hommes, et à des hommes adonnés déjà à toutes les habitudes inquisitives de la raison ; 2° parce que les Paraboles ne concernent point les principes premiers, mais leurs déductions et leurs applications éloignées. Or, nous avons eu soin de dire que, pour les détails de ce genre, la méthode dogmatique pouvait, en se conformant aux règles de la prudence, employer parfois sans danger les procédés de l'induction.

Les choses elles-mêmes nous donneraient tous les jours le démenti le plus formel. Je ne citerai qu'un exemple. L'enfant sait parler et parle sans connaître les règles du langage. Il commence par le fait et finit par la loi. Il entend parler et il parle ; il nomme les objets, sans connaître encore leur rapport avec le mot qui les signifie. Cela s'appelle l'enseignement maternel ; il est évidemment analytique.

Nous reconnaissons qu'il est analytique ; mais n'est-il pas aussi évidemment dogmatique ? L'enfant reçoit et imite, il n'invente pas, il ne cherche pas. On a confondu trop souvent le procédé analytique avec la méthode inquisitive ; et ce n'est pas sans motif qu'au lieu d'opposer la méthode synthétique à la méthodique analytique, nous avons choisi les mots *dogmatique* et *inquisitive*, en faisant remarquer que, toutes deux, elles emploient la synthèse et l'analyse, mais en sens inverse dans le même cas. On enseigne donc dogmatiquement, soit en commençant par la synthèse, soit en commençant par l'analyse, selon la nature de la chose à enseigner, mais toujours sans faire chercher par l'élève la vérité qu'on veut lui communiquer, en la lui communiquant, au contraire, d'autorité. Penserait-on qu'en commençant par l'analyse, la méthode est inductive ? Evidemment elle ne l'est pas. Si ce procédé analytique est employé dogmatiquement comme nous le demandons, l'élève, ne faisant que suivre la voie tracée par le maître et à sa suite, n'opère point par tâtonnemens sur l'inconnu et le cherché, comme dans la méthode inquisitive ; et, dès-lors, ce qui aurait été induction

n'est plus que syllogisme. C'est pour cela que nous n'avons pas voulu non plus caractériser les deux méthodes par les mots de *déductive* et *inductive*, employés d'ordinaire avec tant de confusion. Par un motif analogue, nous avons repoussé les mots de *démonstrative* et *inventive*, puisque la démonstration peut se faire et se fait tout aussi fréquemment par le procédé dogmatique que par le procédé inquisitif.

Or ce qui est dangereux pour la jeunesse, ce n'est pas l'analyse plus que la synthèse, ce n'est pas une opération de l'esprit plus que l'autre, il faut l'exercer à toutes; mais c'est l'habitude de chercher la vérité comme accessible aux moyens de découverte de la raison; habitude funeste, qui passe des vérités naturelles aux vérités révélées, et sape les fondemens de la foi. Qu'on ne s'y trompe pas, la question est grave, et si l'enseignement n'était pas devenu inquisitif, il n'aurait pas formé tant de rationalistes.

Aussi pensons-nous que, pour servir efficacement la cause à laquelle est consacrée cette *Revue*, il ne suffit pas de provoquer des changemens de textes. Ce serait peu que de modifier les idées que l'on introduit dans l'esprit de la jeunesse, si l'on ne s'efforçait de modifier aussi les habitudes d'esprit qu'on lui fait prendre. Après tout, une fois hors du collége, les idées changent souvent au contact du monde, les habitudes d'esprit presque jamais. Et quel est l'observateur de bonne foi qui n'avouera que, de nos jours, chez la grande majorité des hommes convertis aux idées catholiques, les habitudes rationalistes de l'esprit sont demeurées visibles; les doctrines de leur jeunesse sont généreusement désavouées, mais leur raison conserve, à leur insu, je ne sais quelle allure inquisitive et personnelle, qui est la meilleure preuve de la funeste influence exercée par les méthodes qui ont présidé à leur éducation.

E. D'YZALGUIER.

REVUE RÉTROSPECTIVE.

CULTE DU BEAU ANTIQUE, A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE.

« Il n'y avait pas une seule branche des sciences et des arts, pas une seule faculté de l'esprit humain qui eût échappé à cette contagion. A force de se prosterner devant cette vieille idole, on avait fini par se dégoûter de l'ignominie de la Croix, et Burlamachi nous dit que Savonarole trouva Florence remplie de gens nobles, habiles, ingénieux et regorgeant de sagesse humaine, qui, non-seulement avaient perdu la foi, mais encore se moquaient de ceux qui l'avaient conservée, et encore plus de ceux qui la défendaient. Il y avait des artistes du premier ordre qui avouaient naïvement qu'ils ne l'avaient jamais eue; et, parmi ceux qui gardaient plus de mesure pour éviter le scandale, la profession du Christianisme se bornait le plus souvent à des pratiques extérieures. Les maîtres chargés de l'éducation publique ne donnaient, pour la plupart, que des alimens empoisonnés à l'esprit de la jeunesse, tournant systématiquement son admiration vers les fables de la mythologie grecque, ou vers les héros des anciennes républiques, et ne lui laissant même pas soupçonner que le Christianisme avait eu les siens, qui les avaient surpassés tous. Bien plus, on choisissait entre les ouvrages profanes ce qu'il y avait de plus propre à corrompre à la fois l'esprit et les mœurs; et, malgré tout ce que les historiens anciens ont dit de la corruption de ce siècle, on est encore étonné de trouver, parmi les livres dont Savonarole demandait hautement la suppression dans les écoles, les ouvrages si licencieux de Tibulle et de

Catulle, et jusqu'à l'*Art d'aimer* d'Ovide, qui cependant peut passer pour une œuvre édifiante, en comparaison d'un autre recueil dont le titre seul révèle toute l'infamie, et contre lequel le saint prédicateur demanda formellement un édit de proscription. Voilà jusqu'où allait la perversité des docteurs classiques et le fatal aveuglement des familles. »

Rio, *De la poésie chrétienne, dans son principe, sa matière et ses formes*, 2e partie, p. 310.

NIAISERIES MYTHOLOGIQUES.

« Il était bien convenu, en France, il y a une vingtaine d'années, que tous les trésors de la poésie sont renfermés, sans exception, dans le *Pantheum mythicum* de Pomey, ou dans le *Dictionnaire de la Fable* de M. Noël. Un nom inconnu de Phurnutus, une fable ignorée de Paléphate, un récit tendre et touchant qui ne remontait pas aux *Métamorphoses*, toute idée qui n'avait pas passé à la filière éternelle des Grecs et des Romains, était réputée barbare. Quand vous en aviez fini avec les Aloïdes, les Phaétontides, les Méléagrides, les Labdacides, les Danaïdes, les Pélopides, les Atrides.., il ne vous restait plus qu'un parti à prendre : c'était de recommencer, et, on recommençait. La patiente admiration des colléges ne se lassait jamais de ces beaux mythes, qui ne disaient pas la moindre chose à l'esprit et au cœur, mais qui flattaient l'oreille de sons épurés à la douce euphonie des Hellènes. C'était Bacchus, né avant terme, au bruit d'un feu d'artifice, et que Jupiter héberge dans sa cuisse, par l'art de Sabasius. C'était le fils de Tantale servi aux dieux dans une *olla podrida* digne des enfers, et dont Minerve, plus affamée que le reste des immortels, est obligée de remplacer l'épaule absente par une omoplate d'ivoire. C'était Deucalion, repeuplant le monde avec les ossemens de sa grand-mère, c'est-à-dire jetant des pierres derrière lui; c'était je ne sais quel autre conte absurde et solennel, dont il fallait connaître les détails ridicules (et souvent obscènes ou impies), sous peine de passer pour ignorant et pour stupide

aux yeux de la société polie. En revanche, on décernait des récompenses et des couronnes à l'heureux enfant, qui était parvenu à rassembler dans sa mémoire le plus grand nombre de ces inepties classiques... »

Ch. Nodier, *Revue de Paris*, 29 oct. 1837.

DE LA LANGUE DES ÉCRIVAINS ECCLÉSIASTIQUES
ET DE SA PRÉTENDUE BARBARIE.

« Le style ecclésiastique n'est pas une langue dégénérée, mais une langue à part, qui a sa syntaxe, sa prosodie, son génie propre, formé du génie hébraïque et du génie chrétien ; langue à la fois claire, simple et singulièrement flexible ; donnant, quand il faut, le sens avec une précision et une exactitude dont notre français lui-même ne saurait approcher ; se prêtant, du reste, à l'expression des idées et des sentimens les plus variés, et réunissant en elle, si on y fait attention, les qualités par où se distinguent chacune de nos langues modernes ; langue vraiment inspirée, la seule qui, par la majesté de ses formes, convienne à reproduire la parole de Dieu, comme elle convient à l'Eglise universelle et immortelle par son caractère d'universalité et d'immortalité. Jamais, certes, le langage de Cicéron, de Virgile, de Tacite et de Salluste, ne suffiront à traduire Moïse ou S. Paul, pas plus qu'à exprimer les idées d'un S. Augustin ou d'un S. Thomas ; pas plus qu'à rédiger un simple bref de la daterie apostolique. C'est pourtant ce dont on ne voulait pas convenir au XVIe siècle. »

A. Combeguille, *Spicilége liturgique*,
Ann. de Philosophie chrét., 17e année,
IIIe série, t. XV, n° 85. Janv. 1847, p. 12.

LA POÉSIE PAÏENNE ET LA POÉSIE CHRÉTIENNE
APPRÉCIÉES PAR GERSON.

« Prudentius, poeta christianus et elegantissimus, qui pueris legi debet, potius quam gentiles poetæ, PRÆSERTIM LASCIVI ET IMPUDICI. »

T. III, col. 1094, cité par R. Thomassy,
Vie de Jean Gerson, p. 145.

POÈTES LATINS CHRÉTIENS, JUGÉS PAR LES ÉRUDITS DU SEIZIÈME SIÈCLE.

On a si peu l'habitude de proposer pour modèles ceux qu'on appelle d'ordinaire les écrivains barbares du Christianisme, que nous sommes obligés de nous appuyer de l'autorité d'autrui pour recommander, sinon de les substituer complètement dans les écoles aux *classiques*, souvent immoraux, toujours frivoles, au moins de ne pas négliger les pieux cantiques et les exhortations touchantes de la foi, de l'espérance et de la résignation.

Alde Manuce l'Ancien, dans sa préface au recueil intitulé : POETÆ CHRISTIANI VETERES, dit :

— « Statui christianos poetas, cura nostra impressos, publicare, ut, *loco fabularum et librorum gentilium, infirma puerorum ætas illis imbueretur*, ut vera pro veris, et pro falsis falsa cognosceret, atque ita adolescentuli, non in pravos et infideles, quales hodie plurimi, sed in probos atque orthodoxos viros evaderent; quia adeo a teneris assuescere multum est. »

L. Vivès, célèbre professeur de belles-lettres au XVIe siècle, écrivait :

— « Legendi et poetæ nostræ pietatis, Prudentius, Prosper, Paulinus, Sedulius, Juvencus et Arator; qui, quum habeant res altissimas et humano ingenio salutares, non omnino sunt in rebus rudes et contemnendi. Multa habent quibus, elegantia et venustate carminis, certent cum antiquis, nonnulla quibus etiam eos vincant. »

G. Fabricius, Gaspard Barth, Leyser, Daum, ont exprimé la même opinion.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

GRAMMAIRE DE LA LANGUE GRECQUE, *par* A.-F. MAUNOURY, *professeur au Petit-Séminaire de Séez.* — 2e édition. — Paris, Dézobry et Magdeleine. — 1 vol. grand in-8°.

NOUVEL ABRÉGÉ DE GRAMMAIRE GRECQUE, *par* M. Emile PESSONNEAUX, *professeur au lycée Napoléon.* — Paris, veuve Maire-Nyon.

Nous nous sommes souvent demandé pourquoi, dans l'enseignement de la langue grecque, les professeurs de nos écoles ont toujours éprouvé tant de difficultés à faire apprendre l'excellente *Méthode grecque* de J.-L. Burnouf ; pourquoi ce livre, qui a joui trente ans d'une popularité incontestée, qui était le fruit d'une solide expérience et d'études consciencieuses, et que bien des suffrages et des admirations semblaient avoir définitivement consacré, n'a pas plus puissamment contribué à régénérer, chez nous, l'étude du grec ancien, trop longtemps négligée ; pourquoi, enfin, on éprouve, de toutes parts, le besoin de le remplacer, surtout dans les classes inférieures, par des grammaires que les jeunes enfans puissent étudier avec moins de dégoût. et, par suite, avec plus de fruit.

C'est que le premier mérite d'un livre élémentaire est d'être court et simple. Or, il faut le reconnaître, ces deux qualités manquent à la grammaire de Burnouf, ou, du moins, ne s'y rencontrent pas dans un degré suffisant. Elle est aussi méthodique que puisse l'être un traité élémentaire, aussi savante et aussi complète qu'elle pouvait l'être à l'époque où elle a paru ; mais elle est trop développée et trop compliquée pour des enfans. Ajoutons que, depuis 1815, l'étude savante du grec a fait faire à la grammaire de cette langue des progrès considérables, surtout en Allemagne, l'a enrichie de nouveaux faits, et que la *Méthode* de Burnouf, réimprimée sans cesse sur les premières éditions, ne s'est guères modifiée que dans ses préfaces successives. Or, on sait si les écoliers s'amusent à lire des préfaces.

Le problème à résoudre par les grammairiens nouveaux qui ont entrepris de substituer à cette *Méthode* une grammaire plus accessible à l'intelligence des enfans, était donc celui ci : Réunir, dans un livre peu considérable, la science philologique de Matthiæ, la simplicité

d'exposition de Lhomond, l'enchaînement logique et la rédaction correcte de Burnouf. C'est ce problème que M. Maunoury nous paraît avoir résolu, dans la *Grammaire de la Langue grecque*, que vient de publier la librairie Dézobry et Magdeleine.

A la grammaire si étendue et si complète de Matthiæ, où toutes les formes des mots, toutes les constructions de la syntaxe sont recueillies avec l'exactitude la plus scrupuleuse, il a emprunté une érudition considérable, qu'il a eu soin de dissimuler, pour ainsi dire, dans des notes au bas des pages, afin de ne pas effrayer et surtout de ne pas embarasser l'élève.

A Lhomond, qui sera toujours le grammairien préféré des enfans, à cause de la clarté des préceptes qu'il donne, il a su dérober le secret de cette heureuse simplicité, qui fait que de jeunes intelligences s'assimilent plus facilement les idées abstraites, quand la forme dont on les a revêtues offre à leur jugement et à leur mémoire certaines affinités qu'une longue pratique de l'enseignement peut seule révéler aux maîtres.

Enfin, le livre de M. Maunoury doit beaucoup aussi à la grammaire grecque de Burnouf ; et, loin de l'oublier, l'auteur, dans sa préface, reporte modestement le mérite de son livre « aux excellens grammairiens dans lesquels il a puisé ». Car tout est modeste dans cet ouvrage, — à l'exception du format, à propos duquel nous nous permettrons de présenter à l'auteur une première objection.

Certaines conditions matérielles des livres faits pour l'enseignement ne sont pas, autant qu'on pourrait le croire, étrangères à leur succès. M. Maunoury a choisi, pour format d'un volume destiné à de jeunes enfans, non pas seulement l'*in-octavo* ordinaire comme Burnouf, mais bien l'*in-octavo maximo*, un véritable format de luxe. Sans doute, la disposition des paradigmes verbaux par colonnes horizontales et transversales est fort commode pour l'intelligence des modes et des temps, dont les rapports ne laissent trop souvent, dans l'esprit des élèves, que des notions confuses ; et cette disposition semble exiger l'*in-octavo*. Mais, à supposer que des caractères plus fins ne permissent pas de la concilier avec les proportions d'un *in-douze*, du moins pouvait-on s'en tenir au modeste *in-octavo* de Burnouf. Il ne faut pas oublier qu'on commence aujourd'hui l'étude de la langue grecque bien plus tôt qu'autrefois, et que, dans plusieurs établissemens libres, on apprend simultanément le grec et le latin dès la huitième. Nous nous demandons comment feront de pauvres petits enfans de huitième, pour tenir entre leurs mains le large et magnifique *in-octavo* de M. Maunoury.

Mais, quelle que soit la valeur de cette objection (et nous prions l'auteur d'y réfléchir), ne nous arrêtons pas plus longtemps à l'extérieur du livre et pénétrons dans l'intérieur.

Outre les notions ordinaires sur la prononciation, les diphthongues et les muettes, le chapitre 1er contient, sur l'hiatus et le ν euphonique (§ 9), quelques observations qu'il n'est pas inutile de faire connaître aux élèves dès le début.

Pour éviter une confusion qui se rencontre, dans d'autres grammaires, à propos de la contraction dans les noms, M. Maunoury, guidé par sa propre expérience, a jugé qu'il était préférable de donner d'abord les déclinaisons simples, et de placer, dans une catégorie à

part, les substantifs contractes qui appartiennent à chacune des trois déclinaisons (§ 19—25).

Nous ne nous expliquons pas trop pourquoi le modèle féminin de la seconde déclinaison (§ 15) a été supprimé. Quelque semblables que soient les désinences du masculin et du féminin, n'est-il pas bon que les yeux de l'enfant s'habituent à la déclinaison de l'article précédant un nom à terminaison masculine ?

La règle de formation du datif pluriel, donnée par M. Maunoury (§ 18), est celle que tout maître ayant quelque expérience de l'enseignement reconnaîtra comme la plus juste et la plus vraie. Elle est présentée ici avec plus de netteté que dans les grammaires publiées jusqu'à ce jour.

Nous aurions voulu voir, en tête des déclinaisons contractes, des règles générales de contraction, qui auraient facilité aux élèves l'intelligence de ces sortes de noms, et les auraient ainsi préparés à la conjugaison contracte.

Une bonne classification adoptée par M. Maunoury est celle des adjectifs en parisyllabiques, imparisyllabiques et mixtes (§§ 26, 27, 29).

Le chapitre qui traite des comparatifs et des superlatifs est une amélioration réelle ; car, si on le rapproche de celui de Burnouf, on trouvera, dans ce dernier, de l'obscurité ou des lacunes, qui renvoient l'élève trop loin dans le *Supplément*. Il était nécessaire de donner aussi un tableau des principaux comparatifs irréguliers ; l'auteur y a songé (§§ 32, 33). Ajoutons enfin des tableaux d'adjectifs numéraux, qui mettent sous les yeux les nombres les plus usités, d'abord en signes, et ensuite en toutes lettres (§ 34).

Parmi les règles qui concernent les verbes, nous avons remarqué celles qui se rapportent à l'augment et au redoublement. M. Maunoury a eu l'heureuse idée de placer, à la suite, celles de la composition des verbes composés avec des prépositions (§ 46).

Nous nous plaisons à signaler l'exposition claire et facile de quatre principes d'où découlent les règles des verbes dont le radical finit par une muette (§ 57). Nous en dirons autant du chapitre qui traite des verbes dont le radical finit par une liquide (§ 61). Rien de plus simple et qui puisse mieux se graver dans la mémoire des élèves que la théorie donnée par M. Maunoury sur les futurs et aoristes seconds (§ 66-70).

Nous ne nous arrêterons pas sur la conjugaison des verbes en *μι* ; ce chapitre, moins long que dans d'autres grammaires, ne s'en recommande pas moins par la clarté et l'exactitude.

Dans le *Supplément*, nous avons remarqué, comme amélioration, le § 84, qui traite de la prononciation des Grecs modernes, les §§ 92 et 93, qui ont pour objet les fractions et les noms de monnaie ; et enfin les tableaux des principaux verbes irréguliers avec leurs radicaux.

Nous retrouvons encore, dans la deuxième partie de la grammaire de M. Maunoury, les qualités de simplicité et de précision que nous nous sommes plu à signaler dans la première partie. Nous avons remarqué des chapitres offrant d'excellens détails, comme ceux qui traitent de l'article (chap. II), des pronoms (chap. IV), des questions de lieu (§§ 170 — 177), enfin ceux qui parlent des adverbes et des conjonctions (§§ 178 — 250).

Il est facile de reconnaître, dans presque toute cette partie, le but que s'est proposé l'auteur, de se rapprocher autant que possible de la syntaxe de Lhomond. Mais n'est-ce pas là un inconvénient ? Certes, il n'est jamais entré dans la pensée de l'auteur des *Rudimens de la Langue latine*, que sa syntaxe pût servir de cadre à une syntaxe grecque ; le génie des deux langues s'y oppose. Il y a, sans doute, des principes généraux semblables pour le grec et le latin ; mais, dans les détails, que de différences surgissent à chaque pas ! M. Maunoury a espéré, en adoptant ce système, arriver à donner des règles qui pussent servir à la fois pour le thème et pour la version ; mais on sait que, si la grammaire de Lhomond a pu former des élèves forts en thème, elle n'a jamais eu pour but ni pour effet de faciliter beaucoup aux enfans l'intelligence et surtout la traduction des textes latins. C'est là précisément un de ses côtés faibles.

M. Maunoury atteint mieux ce but dans les chapitres XI et XII, où il traite de quelques figures et de la structure des phrases.

Dans les dialectes, nous aurions voulu trouver un article particulier pour celui d'Homère et des Homérides.

Les règles d'accentuation ne laissent rien à désirer, et l'on voit qu'en les rédigeant, M. Maunoury a suivi les meilleures autorités. Nous regrettons, cependant, que des règles générales n'aient pas été placées dans la première partie ; car l'expérience a prouvé que les enfans peuvent s'habituer de bonne heure à placer l'accent.

En résumé, la *Grammaire* de M. Maunoury est un service rendu aux professeurs des classes élémentaires, qui ne pouvaient se servir de celle de Burnouf, et nous ne doutons pas qu'elle ne soit prochainement adoptée dans la plupart des établissemens libres.

M. Pessonneaux, déjà connu par plusieurs ouvrages destinés aux classes élémentaires, vient de publier aussi un *Nouvel abrégé de grammaire grecque*. Ce livre, comme celui de M. Maunoury, se recommande par une grande simplicité et par une exposition claire. Cependant, en divers endroits, il fait schisme avec les principes de Burnouf.

Ainsi M. Pessonneaux suit, pour les muettes, la classification reçue par les grammairiens allemands et Port-Royal, classification qui consiste à appeler *douces* ou *ténues* les muettes π, κ, τ, au lieu de *fortes*, et *moyennes*, au lieu de *douces*, les muettes β, γ, δ. Il n'était peut-être pas d'une grande importance, dans un livre tout-à-fait élémentaire, de changer ce qu'avait établi une excellente *méthode*.

Burnouf, en adoptant la classification des muettes en douces et fortes, s'appuyait sur de graves autorités, et probablement aussi sur la prononciation du grec parmi nous ; prononciation qui ne permet pas de croire que π, κ, τ soient plutôt des douces que des fortes. Gail, qui eut (en son temps) quelque valeur comme helléniste, avait aussi rangé π, κ, τ parmi les *fortes* et β, γ, δ parmi les *douces*. Au reste, M. Pessonneaux n'a pas le mérite de l'initiative : M. Courtaud-d'Iverneresse, dans une *Grammaire grecque* un peu oubliée aujourd'hui, appelle π, κ, τ des *douces* ou *ténues*.

M. Pessonneaux ne range pas non plus ζ parmi les doubles. Il est vrai que cette lettre s'est introduite une des premières à la suite des lettres appelées phéniciennes et qu'on la rencontre même dans des

inscriptions. Toutefois il est incontestable que ζ équivaut à σδ et qu'à ce titre il peut être classé parmi les doubles. Dans l'exposé de sa syntaxe, M. Pessonneaux procède par l'analyse. Il explique d'abord les liaisons des mots entre eux et passe ensuite aux rapports des propositions entre elles. Il force ainsi les élèves à étudier, d'une part, l'expression, de l'autre à décomposer la pensée de l'auteur, qu'ils ont entre les mains ; c'est la marche suivie par la plupart des bons grammairiens.

Nous avons regretté que M. Maunoury n'ait point, dans sa première partie, donné une part, si petite qu'elle fût, aux principes généraux d'accentuation, à partir de la déclinaison ; mais du moins cet auteur traite tout au long de l'accent dans sa seconde partie. M. Pessonneaux, beaucoup plus exclusif, supprime toute espèce de règles d'accentuation; c'est plus simple et plus tôt fait ; mais est-ce là répondre aux besoins réels des classes ? Pour n'avoir plus, depuis quelques années, l'importance qu'il a obtenue un moment dans nos écoles, le thème grec n'en est pas moins un exercice indispensable à quiconque prétend étudier à fond cette langue ; et cet exercice emporte, comme une conséquence presque nécessaire, celui de l'accentuation Personne, en effet, ne saurait nier que l'ignorance des règles de l'accentuation peut induire dans une foule de fautes. Il est constant que l'accent porté sur une syllabe plutôt que sur une autre, change la signification du mot lui-même.

Le livre de M. Pessonneaux a son mérite, sans doute; cependant les innovations inutiles et les lacunes considérables que nous avons signalées, nous font préférer de beaucoup celui de M. Maunoury, ouvrage plus complet et plus capable d'initier l'élève à la connaissance de la langue grecque.

F.-L. FERRY.

Abrégé d'Histoire de France, depuis l'origine de la nation jusqu'à nos jours, par M. Georges Ozaneaux, inspecteur-général de l'instruction publique. — 1 vol. in-18 de 240 pages — Paris, chez Dézobry et E. Magdeleine.

Cet ouvrage, comme le dit l'auteur lui-même dans sa préface, est la reproduction d'un travail plus considérable couronné par l'Académie. M. Ozaneaux le destine, non plus à ces jeunes gens dont l'intelligence a déjà acquis un assez large développement et qui peuvent le suivre dans ses savantes leçons, mais bien à leurs plus jeunes frères, et (avec une intention toute spéciale) à leurs petites sœurs aussi, qu'il regrette de voir toujours trop oubliées dans les dispensations scientifiques, si amples pourtant par le temps qui court. Frères et sœurs ont donc un droit égal à participer aux fruits des labeurs de M. Ozaneaux. Assurément le but est louable et généreux. Toutefois, nous nous permettrons de croire que, dans les distributions à toute dose et toujours selon la formule, que nous voyons se faire à peu près périodiquement, personne n'a été oublié, pas même les jeunes sœurs, *si avides de*

s'instruire. L'industrialisme, à l'endroit de la publication de cours élémentaires de toutes les sortes, a malheureusement trouvé moyen de s'introduire partout; et, si l'on pouvait dire que les établissemens d'éducation pour les filles ont su se préserver de cette peste, nous serions les derniers à nous en désoler.

Ceci soit dit sans allusion aucune au travail qui nous occupe. Cet abrégé d'histoire de France se distingue par d'excellentes qualités; et ces qualités ne sauraient être effacées par les quelques défauts que nous croirons pouvoir lui reprocher.

L'auteur adopte la division par siècles, « plan qu'il persiste à croire » le seul bon en histoire, et qui », d'après lui, « finira par dominer » l'enseignement. Tout autre est disproportionné, ou tout autre est » arbitraire. L'expérience a constaté la supériorité de son système (1). » Nous ne dirons rien du caractère un peu exclusif de ces affirmations; mais pourtant il nous semble que, si ce plan unique offre une grande justesse de proportions, puisque toutes les périodes ont cent ans, ni plus ni moins, il est, par ailleurs, tout aussi arbitraire que les autres. Vous aurez beau dire que le cours naturel des temps en fournit à lui seul l'invariable donnée, sans qu'il soit besoin d'invoquer le secours de la réflexion et de la comparaison, — c'est vrai; mais, si le temps marche toujours du même pas, en peut-on dire autant des événemens, qui s'accomplissent indépendamment de lui, et sous l'action des causes libres? Or, combien de fois vous arrivera-t-il, dans votre système, d'être obligé de scinder l'unité d'un grand fait historique, parce qu'il aura le malheur de dépasser les limites fixées par le temps? Si la chronologie était le premier but de l'histoire, nous concevrions l'importance exclusive et absolue d'un pareil système; mais l'histoire doit retracer avant tout la vie de l'homme et de la société, dont les développemens ne se prêtent pas toujours à l'inflexible rigueur des périodes astronomiques. Il y a tout autant d'arbitraire à étudier cent ans par cent ans, qu'à suivre jusqu'à la fin, sans s'arrêter là où finissent les siècles, ces grandes phases historiques qu'on a appelées « les étapes de l'humanité. »

L'auteur veut encore qu'un ouvrage *élémentaire* contienne en germe toute la science dont il traite. Sans contester absolument la valeur de ce principe, il nous paraît qu'il en a légèrement exagéré l'application; il est parfois un peu savant et généralisateur pour l'auditoire de son choix; savant dans les tableaux et les expositions appréciatives, auxquelles il lui arrive trop souvent de sacrifier les récits; savant même quelquefois dans son style, auquel on pourrait demander, à certains momens, sinon plus de simplicité, au moins une appropriation plus immédiate à l'enfance.

Toutefois, ce petit défaut, quand il se montre, n'a lieu que dans la peinture des caractères et des institutions politiques, et nous confessons avoir éprouvé du plaisir en lisant certaines pages qui, outre la clarté, la concision, la pureté, présentent encore une sorte de naïvete pittoresque et attrayante: par exemple, l'histoire de Jeanne d'Arc, racontée par M. Ozaneaux dans ce volume, nous semble bien résumer le caractère et la vie de la douce et pieuse héroïne. La narration offre

(1) *Avis de l'auteur*, pages 6, 7.

un intérêt vif et soutenu, et la vierge de Donremy y garde sa physionomie véritable et chrétienne. Ce n'est point une espèce d'amazone, excitée, comme on l'a trop fait croire, par le bruit du fer et des combats; c'est toujours une humble jeune fille, qui aime avec enthousiasme sa patrie, et obéit *aux voix* du ciel, sans éprouver un instant de terreur.

L'esprit qui a présidé à toute la composition est français et chrétien d'un bout à l'autre. Sous ce rapport encore, cet abrégé est préférable à une foule de ces livres élémentaires écrits sans conscience ni talent, et qui ont envahi nos pensionnats. Toutefois, nous ne prétendons pas dire par là qu'on n'y rencontre encore quelques petites imperfections, ni surtout qu'il ait le mérite de faire connaître la véritable histoire de France. Nous avons noté quelques endroits qui nous ont paru prêter à observation.

A la page 16, voici ce qu'on lit sur le mémorable événement de la conversion du peuple franc au Christianisme. « Il (Clovis) repoussa » les Allemands à la bataille de Tolbiac. C'est dans cette bataille que, » sur les instances de Clotilde, qui était chrétienne, il jura de se » faire baptiser, s'il remportait la victoire; en effet, il reçut le bap- » tême.... etc. » Outre que cette intervention de la sainte reine au milieu du combat explique peu la vérité historique des positions, ne serait-il pas nécessaire, autant que national, d'indiquer au moins une intervention supérieure ? Il n'y a rien à perdre, assurément, à voir sous son vrai jour cette miraculeuse initiation de la France à son rôle providentiel au milieu des peuples européens, sous la main de l'Eglise et sous celle de Dieu.

Page 77, note, l'auteur explique le jubilé, d'abord tel qu'il se pratiquait chez les juifs, ensuite tel qu'il est sous la loi de grâce, sauf toutefois qu'il paraît attacher le pardon des péchés à la simple visite du tombeau des apôtres, sans qu'il fût besoin de se confesser; ce qui sort de la notion orthodoxe de l'indulgence. Il ajoute : « L'ancienne » Rome avait AUSSI ses *jeux séculaires.* » Nous demandons si c'était le lieu de faire une pareille exhibition d'érudition. L'intention n'est pas, sans doute, de comparer la fête chrétienne à la fête païenne, si différente et dans sa forme et dans son but : alors pourquoi ce rapprochement ?

Page 75. « On appelait *simonie* le trafic des dignités ecclésiastiques. » — Quand on donne une définition, il faut la donner complète. On appelait et l'on appelle *simonie* le trafic non-seulement de dignités, mais de toutes choses sacrées en général.

Il serait inutile de pousser plus loin ces observations. Cependant, avant de terminer, nous oserons proposer à l'auteur de changer, dans la prochaine édition, la rédaction de la phrase qui suit : *Devenu* (Armand Duplessis) *duc de Richelieu, il était évêque de Luçon à vingt-deux ans.* Le trop de concision peut faire tort à la clarté. On en citerait d'autres exemples dans le livre de M. Ozaneaux.

Un dernier mot sur un article appréciatif du livre, cité au *verso* du faux titre de ce volume. On y lit ceci : « M. Ozaneaux a fait voir, dans » notre histoire, la vie d'un peuple qui se développe sous la main de » Dieu et sous la direction de quelques grands génies, pour arriver, » à travers bien des phases douloureuses, à une organisation toujours » plus forte, à des conditions d'existence toujours meilleures. » On

ajoute, il est vrai, que « tout son art a consisté à suivre cette idée à » travers le récit des événemens, tout en ayant l'air de ne s'occuper » que des détails historiques. » Or il a, en effet, si bien réussi à voiler la première partie de son projet, qu'il est impossible de voir la part de Dieu dans ce grand œuvre ; on ne le montre jamais en action, on fait même fort peu pressentir sa présence. Au reste, nous aurions mauvaise grâce à insister sur ce reproche. Il semble convenu aujourd'hui qu'on ne doit pas écrire autrement l'histoire ; du moment qu'on écrit une histoire *profane*, *civile*, il est de rigueur qu'on ne doit envisager la société que dans ses rapports avec le temps, comme si la société ici-bas n'avait pas pour destination finale d'*élever* l'homme en vue d'une société supérieure ; comme si cette mission ne le mettait pas en contact immédiat et permanent avec une législation plus haute que tous les pouvoirs humains ! Comme si, en un mot, la règle d'appréciation des divers états d'un peuple ne consistait pas à voir comment il s'approche ou s'écarte du vrai regulateur des sociétés humaines, de la Religion ! Voilà pourquoi on s'appesantit exclusivement sur la part de l'autorité humaine ; on l'étudie dans toutes ses transformations, on la suit dans tous les beaux résultats qu'elle enfante. On contemple l'homme qui travaille sans relâche, avec une ardeur qui semble toujours féconde, parce qu'elle aboutit toujours à quelque chose, fût-ce à une ruine. On conclut ensuite qu'*il arrive à travers des phases douloureuses, à une organisation plus forte, à des considérations d'existences toujours meilleures !* — Quoi qu'on dise, en ne voit pas que l'homme a travaillé sous Dieu ; et l'on se berce encore de ces chimères d'améliorations matérielles, au bruit des révolutions périodiques qui nous assiégent, au milieu des souffrances qui nous tourmentent!... — Il n'y a point d'amélioration, même matérielle, dans une société qui, comme telle, relègue Dieu dans son éternité.

P. LETHIELLEUX.

UN MOT DE RÉPLIQUE A LA *Revue de l'Instruction Publique.* — Nous comprenons que l'apparition d'une REVUE DE L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN, destinée à faciliter aux établissemens libres les moyens de perfectionner les méthodes, de fortifier les études et d'acquérir cette supériorité avec laquelle ils prétendent user des droits nouvellement acquis, ait causé quelque déplaisir au rédacteur principal de la *Revue de l'Instruction Publique*. La loi du 15 mai 1850, qui vint couronner d'un succès, sinon complet, du moins encourageant, les efforts tentés pour conquérir la liberté d'enseignement, ne fut pas, à beaucoup pres, l'accomplissement des plus chères espérances des rédacteurs de cette feuille, qui, en défendant le monopole universitaire, s'étaient signalés par la vivacité et même l'aigreur passionnée de leur polémique.

Aussi ne sommes-nous pas étonné que certains passages de notre article intitulé : *Réponses à quelques objections récentes* (Voir ci-dessus, p. 36 et p. 40, note), ait donné à M. B. J. plus d'humeur qu'il n'en aurait éprouvé, s'il avait rencontré ces observations dans tout autre recueil que celui-ci. La *Revue de l'Instruction Publique*, du

1 décembre 1851, contient donc un article à notre adresse, que M. B. J. a caché — nous ne savons pourquoi, et lui-même avoue ne pas le savoir davantage (1) — sous la rubrique *Correspondance*.

M. B. J. commence par affirmer que nous avons présenté deux passages d'un sien article « d'une manière infidèle et déloyale. » — Voilà ce que M B. J. affirme, mais il se garde bien d'en administrer la preuve. Il serait, en effet, bien embarrassé pour démontrer notre *infidélité* et notre *déloyauté*. Nous avons cité *in extenso* et textuellement le premier passage que nous avons incriminé ; et nous maintenons que tout homme de sens et de bonne foi qui le lira, soit dans notre article, soit dans les colonnes de la *Revue de l'Instruction Publique*, en tirera, comme nous, la conclusion qu'*aux yeux de celui qui l'a écrit*, IL Y A LIEU DE BLAMER, dans la punition d'Ananie et de Saphire, LA CRUAUTÉ D'UN CHATIMENT HORS DE TOUTE PROPORTION AVEC LA FAUTE. C'est en vain que M. B. J. essaie de se débattre contre cette conclusion. Rien n'égale, et pour cause, la maladresse (le mot est faible, mais la politesse exige que nous adoucissions notre pensée) avec laquelle il cherche à y échapper. « Saisissant, dit M. B. J., la » *supposition que nous avons faite d'un professeur malintentionné, qui* » *blâmerait* l'excès de sévérité de la peine dans la mort d'Ananie et de » Saphire, on nous accuse de manquer au respect dû aux livres » saints. » — Qui donc M. B. J. espère-t-il tromper par cette misérable argutie ! Lui-même ou ses lecteurs ! — Qu'il se relise et qu'on le relise ! Il n'est pas le moins du monde question, dans son article, de la *supposition d'un professeur malintentionné qui blâmerait, etc.* L'affirmation de l'auteur est positive, et c'est d'une manière générale et absolue qu'il trouve qu'*il y a lieu de blâmer, etc.* Pour caractériser le procédé de discussion que M. B. J. vient d'employer, la langue française possède, depuis deux cents ans, un mot qui, inventé par les Jansénistes, vulgarisé par les esprits forts du XVIIIe siècle, a surtout été ressassé par les universitaires et les journalistes libérâtres de la Restauration. Ce mot nous ne l'appliquerons pas à M. B. J., bien qu'il se soit permis à notre égard des injures qui dépassent les bornes de toute polémique honnête. Exemple :

« Quoi qu'en dise M. Germer-Durand, nous sommes persuadé qu'il juge exactement comme nous, et qu'ainsi sa phrase n'est qu'une insinuation malveillante, qui n'a pas même pour excuse une conviction personnelle. » — *Vous êtes persuadé*, dites-vous, *que nous jugeons exactement comme vous*... Quoi donc, s'il vous plaît ! Le châtiment d'Ananie et de Saphire ? — Non, mille fois non, Monsieur l'universitaire. Nous n'avons pas l'habitude de penser *noir* et d'écrire *blanc*. Et lorsque, sans nous connaître, sans rien savoir de notre caractère, de nos antécédens, vous vous permettez de nous taxer d'hypocrisie, n'aurions-nous pas le droit, Monsieur, de vous adresser certaine apostrophe latine d'un polémiste que vous aimez, et de vous crier, du fond de notre conscience outragée : *Mentiris impudentissime !*

Après avoir cité (p. 40, note) la définition donnée par M. B. J. du mot *chrétien*, nous avions dit : « M. B. J. ne voit-il pas autre chose » dans le Christianisme ? » — Cette question paraît *peu charitable* à

(1) Voici les premières lignes de cet article : — « Nous *croyons devoir* mettre ici, *quoiqu'ils ne répondent pas à une lettre écrite*, quelques mots de réponse à un nouveau recueil, intitulé *Revue de l'Enseignement chrétien....* »

M. B. J. Toutefois, voici ce qu'il se décide à répondre : — « Je répondrai *très-nettement* : Toutes les fois qu'il s'agira du christianisme en tant que religion, en ce sens qu'il établit les vrais rapports entre Dieu et les hommes, et qu'il nous mène à une vie future, j'y verrai tout autre chose. Mais quand, dans un passage d'un livre que j'examine, l'auteur a considéré le Christianisme par rapport seulement à ce qu'il peut produire dans ce monde, et à son action sur notre état social, je crois qu'il est de la bonne foi de le suivre dans ses propres idées, et de circonscrire moi même le sens dans lequel je prends les mots, afin qu'on ne soit pas exposé à prendre ni ma pensée ni celle de l'auteur que j'explique dans un sens qui ne serait pas le véritable. » — Que pensent nos lecteurs de la *netteté* et de la clarté des professions de foi de M. B. J. ?

M. B. J. donne ensuite à entendre que, « pour trouver le temps de rédiger la *plus grande partie* de ce recueil, M. Germer-Durand, qui est le préfet des études du collége de l'Assomption, » doit négliger ce que M. B. J. appelle, dans sa langue (1), « des fonctions si *occupées* ». Nous comprenons parfaitement la portée que M. B. J. voudrait donner à cette observation. A son sens, la publication de la *Revue de l'Enseignement chrétien*, en absorbant le zèle et les préoccupations des professeurs et du préfet des études de l'Assomption, nuirait aux études et mettrait en péril les intérêts des élèves ; et si les familles l'en croyaient, elles feraient bien de retirer leur confiance à ces hommes qui se permettent d'élever une tribune à l'enseignement libre et d'y planter leur drapeau. —Voilà, dans toute sa crudité, l'argument de M. B. J. On ne répond pas à de pareilles attaques ; contentons-nous de faire remarquer à M. B. J., que les professeurs de l'Assomption, en fait de devoirs, n'ont point de leçons à recevoir de lui, et que, grâces à Dieu, ils ont la conscience assez éclairée pour comprendre toute l'étendue de leurs obligations, et assez étroite pour n'en négliger aucune. D'ailleurs, si M. B. J. prend la peine de jeter les yeux seulement sur la table des matières du présent numéro, il pourra se convaincre que nous avons de nombreux et d'habiles collaborateurs ; et que, de plusieurs mois, nous n'aurions pas eu besoin de prendre la plume, s'il ne nous avait mis dans la nécessité de répondre à ses insolentes personnalités.

Enfin, M. B. J., après nous avoir outrageusement méconnu, en nous prenant pour un hypocrite, au commencement de son article, le termine par une autre méprise : il nous prend pour un débutant. « M. Germer-Durand, dit-il, débute, *à ce que nous croyons*, dans la carrière. » — Vous vous trompez encore, M. B. J. ; mais, cette fois, l'erreur est excusable. Sachez cependant, pour votre gouverne, que celui qui écrit ces lignes était déjà journaliste, et (*quis credat ?*) journaliste universitaire, à une époque où vous n'aviez pas encore, *à ce que nous croyons*, quitté les bancs, et où, par conséquent, vous n'étiez pas même, — ce pour quoi vous nous prenez, — un débutant.

E. GERMER-DURAND.

(1) M. B. J. est auteur de plusieurs ouvrages sur la langue française, publiés par le libraire Hachette, sans parler de certaine ***Histoire de la poésie française au temps de l'Empire.***

LETTRE DE M. EUG. MICHEL, *chef d'institution à Lambesc.*—Du côté d'où nous viennent les attaques précédentes, nous ne pouvions attendre autre chose. Ce qui suffirait d'ailleurs à nous en dédommager, ce sont les encouragemens que chaque jour nous apporte de la part des personnes au suffrage desquelles nous tenons le plus. Nous voulons parler de NN. SS. les Évêques et des membres de l'Enseignement libre et chrétien. Déjà, malgré les préoccupations qui ont rempli le dernier mois de l'année 1851, nous avons reçu de neuf Évêques, devenus nos souscripteurs, les plus précieuses approbations. Quant aux témoignages de sympathie des Chefs et Professeurs d'Etablissemens libres, ils abondent, aussi bien que les idées fécondes et généreuses, dans la correspondance qui s'établit, à propos de la *Revue*, entre nos confrères et nous. Si l'espace ne nous faisait défaut, nous pourrions insérer plus d'une lettre du genre de celle-ci : « Monsieur,— Depuis longtemps, et je n'étais pas le seul sans doute, je sentais le besoin urgent que nous avions d'un lien commun entre les Etablissemens chrétiens d'éducation. L'Université a ses journaux, pourquoi l'Enseignement libre et catholique n'aurait-il pas le sien ? La revue que vous avez eu l'excellente idée de fonder répond donc à un vrai besoin et doit produire les plus heureux effets.

» Car que de réformes à faire dans les méthodes d'enseignement ! Que de reformes surtout dans ce mode si païen d'éducation que nous a légué la Renaissance et dont les esprits justes sentent tous l'inconvénient ! Combien n'y aurait-il pas à faire pour que les livres mis entre les mains des élèves ne concourussent pas malheureusement avec les idées à la mode à fausser leur jugement ! Comment faire pour chasser de l'éducation ce sensualisme qui l'envahit tous les jours davantage et qui, au bout d'un temps donné, semble nous menacer de ne plus laisser à la patrie que des hommes complètement efféminés ?

» Une revue rédigée par des hommes spéciaux et chrétiens, qui ne traiteront pas ces matières d'une manière purement théorique, mais qui, par l'habitude pratique qu'ils en ont, sauront se préserver de ces utopies trop communes chez les savans ; où chaque question appellera les observations, les objections des nombreux lecteurs qu'elle doit avoir parmi les professeurs des séminaires ou des institutions libres qui font du catholicisme la base essentielle de l'éducation ; une telle revue peut faire un bien immense, et la *Revue de l'Enseignement chrétien* le fera. Je pense, en effet, Monsieur, que ce sera une sorte de tribune ouverte à ceux qui voudront traiter les nombreuses questions relatives a l'enseignement et à l'éducation ; que vous vous ferez un plaisir, vous à qui votre position dans l'enseignement libre et chrétien, ainsi que votre longue expérience, donne tant d'autorité dans ces matières, de répondre aux questions que l'on vous adressera, aux doutes que l'on vous exposera.— Pour mon compte, bien que, depuis vingt ans, je sois à la tête de mon établissement, j'espère avoir beaucoup à gagner à lire votre revue... Agréez, etc. Eug. MICHEL, chef d'institution à Lambesc (Bouches-du-Rhône).»

Le Rédacteur en chef : **E. GERMER-DURAND.**

Nimes.— Typ. BALLIVET et FABRE.